

Denis CLARINVAL

LES GARDIENS DE L'OMBRE



ACTE I



SCENE 1

LA POÉSIE COMME TRAVERSÉE DE LA NUIT DU MONDE

NARRATEUR (VOIX OFF)

La poésie ne vient pas éclairer la nuit du monde, elle n’y apporte ni lampe ni promesse d’aube, elle ne cherche pas à dissiper ce qui obscurcit, car toute lumière ajoutée risquerait d’en effacer la profondeur, de lisser ce qui résiste, et de refermer ce que la nuit seule maintient ouvert. Là où le jour impose des contours, distribue des formes et rassure par la clarté des limites, la nuit retire sans détruire, elle délie sans abolir, elle laisse les choses en suspens dans une réserve qui n’est ni absence ni négation, mais retrait vivant. Traverser la nuit n’est pas la vaincre, ni même la comprendre, c’est y entrer sans arme, sans projet d’en sortir, c’est consentir à ce que le regard cesse de vouloir percer, de vouloir atteindre un fond qui se déroberait, et commence à demeurer dans l’épaisseur de ce qui ne se livre pas.

Car dans la nuit du monde, rien ne disparaît au sens où l’on perdrait ce qui était là, mais tout se dérobe à la prise, tout échappe à l’usage, tout se tient à distance de ce qui voudrait fixer, nommer, assigner. Les choses persistent, mais autrement : elles ne se donnent plus comme objets disponibles, elles ne répondent plus à l’appel d’un regard qui voudrait les saisir, elles se tiennent dans une proximité qui ne se laisse pas réduire. La parole qui les approche ne peut plus nommer comme on désigne, elle ne peut plus dire comme on décrit, elle doit se défaire de sa propre assurance, se rendre poreuse, traversée, presque vacillante, consentir à n’être qu’un passage où quelque chose du monde se frôle sans jamais se laisser enfermer. Ainsi la poésie ne parle pas de la nuit, elle se tient en elle, elle en épouse le retrait, elle en accepte la lenteur et l’indécision.

Car la nuit n’est pas un manque de monde, elle n’est pas le simple envers du jour, elle est ce moment où le monde se retire de l’évidence, où il cesse de se donner comme immédiatement lisible, où il reconduit toute présence à une profondeur qui échappe. Le jour recouvre cette profondeur sous l’éclat des formes, il rend le monde praticable, habitable au sens de l’usage,

mais au prix d'une certaine perte, d'un oubli de cette réserve silencieuse où les choses se tiennent avant d'être saisies. Traverser la nuit, c'est éprouver que rien ne se donne entièrement, que toute apparition est traversée d'un retrait, que toute présence garde en elle une part qui ne se livre pas. Et cette part n'est pas une défaillance, elle n'est pas un défaut à corriger, elle est la condition même du paraître, ce qui empêche le monde de se réduire à ce que nous en faisons.

La poésie ne guide pas dans l'obscurité, elle ne trace aucun chemin, elle ne propose aucune orientation stable, elle ne promet ni issue ni salut. Elle ne dit pas où aller, elle ne montre pas ce qu'il faudrait voir, elle ne rassure pas. Elle accompagne le pas qui hésite, elle se tient au plus près de cette hésitation sans la résoudre, elle laisse le mouvement se faire sans le diriger. Elle n'est ni une carte ni une boussole, mais une manière de tenir dans l'égaré sans le fuir, de demeurer dans ce qui ne s'ouvre pas immédiatement sans exiger qu'il s'ouvre.

Et pourtant, dans cette traversée sans promesse, il arrive qu'un presque rien suffise : un souffle à peine perceptible, une présence indistincte, le frôlement d'un vivant dans l'ombre, quelque chose qui ne se donne pas comme signe mais comme simple passage. Ce presque rien n'éclaire pas la nuit, il ne la transforme pas en jour, mais il ouvre en elle un espace, une clairière sans lumière où il devient possible de se tenir. La nuit alors ne s'abolit pas, elle ne se dissipe pas, mais elle cesse d'être pure menace, elle devient habitable, non parce qu'elle est comprise, mais parce qu'elle est tenue dans une forme de fidélité silencieuse.

La poésie est cela : non la sortie de la nuit, non son dépassement, non sa transfiguration en clarté, mais ce qui permet d'y passer sans s'y perdre, ce qui maintient ouverte la possibilité d'un séjour au cœur même de ce qui se retire, ce qui empêche que l'obscurité devienne fermeture totale. Elle n'ajoute rien au monde, elle n'en augmente pas la lumière, mais elle en garde la profondeur, elle en protège le retrait, elle en accompagne la part inapprochable sans chercher à la réduire.

Traverser la nuit du monde, ce n'est pas aller vers un ailleurs plus clair, c'est apprendre à demeurer là où rien ne se donne entièrement, là où toute chose se tient dans une réserve irréductible, et où la parole, si elle veut être juste, doit renoncer à posséder pour simplement laisser passer.

Silence ... le nuit tient. Nous retrouvons Nietzsche et ses amis dans une clairière : ils sont assis sur un tronc d'arbre devant un feu de bois. Dans le ciel nocturne, la lune veille ...

NIETZSCHE

Mes amis, cet endroit est propice à la méditation, vous ne trouvez pas ?

BONAVENTRA

La nuit, moi, tu sais, c'est mon quotidien : je ne sais rien du jour, c'est au matin que je me couche et je m'éveille à la tombée du soir.

HÖLDERLIN

Bonaventura, tu nous parles de ton travail mais tu es un poète toi aussi et je présume que la nuit doit t'inspirer. Et toi Georg, tu en penses quoi ?

TRAKL

Le jour n'efface pas la nuit, il l'aveugle. Aussi je préfère la nuit et son obscurité.

RILKE

En somme nous sommes tous, chacun à sa manière, des veilleurs de nuit.

BONAVENTURA

Ou bien des chauves-souris voltigeant dans la clarté d'un feu : après tout, qu'est-ce que cela change ?

NIETZSCHE

Cela change que nous sommes là pour méditer, pas pour chasser des insectes et d'ailleurs tu peux poser ta hallebarde : ici tu n'as rien à craindre.

RILKE

Pour méditer, dis-tu, mais alors les uns avec les autres et non contre eux. Nous devons nous accorder comme les cordes d'une lyre qui ont chacune leur propre vibration mais qui s'harmonise quand on sait en jouer. Dans le nouveau monde on appelle cela un riff.

NIETZSCHE

Rainer, c'est bien ainsi que je l'entends. Nous parlerons donc de la poésie, à la fois pensée et chant, la poésie comme possible habitation du monde. Holder, cela te parle, je pense, l'habitation poétique. Puisque nous sommes d'accord, je suggère que Bonaventura choisisse le premier thème.

BONAVENTURA

Eh bien justement, si on envisageait la poésie comme traversée de la nuit.

HÖLDERLIN

J'ajouterai : de la nuit du monde.

TRAKL

Oui, cette précision est essentielle et, puisque nous semblons accordés sur ce point, je propose que Holder parle en premier : honneur aux devanciers.

HÖLDERLIN

Je marche dans l'ombre que le monde délaisse,
Quand les dieux se sont tus, et que l'âme vacille.
Le poème, fragile, devient torche sans adresse,
Portée dans le vent où l'étoile se profile.
Il faut chanter encore, même quand tout se tait,
Semer dans la nuit des graines de lumière,
Car la parole, même nue, jamais ne cède
Et trace un feu sacré sur la cendre des pierres.

BONAVENTURA

Holder, te connaissant, tu n'aurais pas pu en parler autrement. Et toi, Fritz, que t'inspire la poésie comme traversée de la nuit du monde ?

NIETZSCHE

Je ris dans la nuit comme un loup en furie,
Car même le chaos me devient compagnon.
Le monde est un désert, un théâtre sans vie,

Mais j'y plante ma voix comme un couteau profond.
Le poème, pour moi, est un cri d'animal
Qui transperce l'ennui des âmes domestiques,
Un éclair dionysien, un chant brutal
Pour faire sauter la cage des mécaniques.

BONAVENTURA

Fritz, tu dis que je peux laisser là ma hallebarde et toi tu ne peux pas t'empêcher de sortir ton marteau. Tes mots résonnent comme des coups sur l'enclume : tu n'affines pas le fer, tu le tords. Si tu étais forgeron les chevaux seraient bien mal chaussés. A toi Rainer de prendre la parole et frappe moins fort, si tu le peux.

RILKE

Il y a dans la nuit une douceur étrange,
Un souffle si ancien qu'il semble maternel.
Le poème y chemine comme un ange
Qui caresse la plaie sans en dire le sel.
Je tends l'oreille aux silences des choses,
Je devine le monde dans ses voix les plus lentes.
Le poème est une main dans la pénombre close,
Un geste offert à l'ombre, paisible et sans attente.

NIETZSCHE

Evidemment Rainer fréquente assidûment les angles, il marche dans l'invisible à pas feutrés, quasiment comme une ombre qui se fond dans la nuit. Et toi, Georg, qu'en penses-tu ?

TRAKL

Un vent noir me traverse, doux comme un adieu.
Je porte la douleur dans un vase sans fond.
La nuit est ma maison, ma langue et mon feu,
Et le poème, un râle arraché d'un tombeau blond.
Je n'éclaire rien : j'accompagne ce qui tombe,
Je recueille les pas des anges fatigués.

Sous mes mots, une cloche dans l'ombre succombe,
Et la cendre s'élève en silence affligé.

HÖLDERLIN

Georg, tu n'habites pas la nuit, c'est la nuit qui t'habite. Chez toi tout est fatigue du monde, effondrement jusque dans les mots, la poésie devient une pluie de cendres. Tu fais saigner les mots, tu les déchires pour qu'ils se taisent et laissent enfin s'apercevoir tout ce qu'ils recouvrent. C'est ton tour à présent, Bonaventura.

BONAVENTURA

Je suis le fou, le veilleur au bord du gouffre,
Le dernier qui chante quand les dieux se sont tus.
Mon poème ricane, grimace et s'essouffle,
Mais dans son cri tordu résonne un salut.
J'écris dans les marges, les éclats, les brisures,
Je joue de mon cor à l'heure la plus noire.
Car dans le néant, je fonde ma blessure,
Et je ris pour ne pas me laisser choir.

RILKE

Bonaventura, tu es une canaille : tu ricanes pour ne pas sombrer. Tu as troqué ta plume pour une lanterne dont tu éclaires les coins les plus obscurs, là où tant de choses se cachent. Et pourtant tu as gardé ton âme de poète : n'es-tu pas fils de cordonnier ? Allons, ne sois pas si amer : la poésie ne nourrit pas son homme, je te l'accorde, mais elle nourrit son âme.

Le feu se met à crépiter comme si un souffle invisible l'avait effleuré ; surpris les amis se taisent un instant, un merle en profite pour se poser sur une branche d'un arbre dressé juste à côté.

BONVENTURA

Vous avez vu cela ? Le feu soudain s'anime et un merle en profite pour se poser sur cette branche. On dirait que le feu ... non ce n'est pas possible

NIETZSCHE

Tu vois, tu recommences.

BONVENTURA

Je ne recommence rien, je regarde !

RILKE

Fritz, laisse-le : il n'invente rien, il entend autrement.

TRAKL

Si le feu a parlé, c'est que nous avons cessé un instant de parler à sa place.

NIETZSCHE

Tu as sans doute raison ! Holder, c'est à toi, dis-nous si la nuit te traverse encore ...

HÖLDERLIN

Les étoiles sont mortes, mais leur lumière court

Encore dans le sang de nos veilles muettes.

Le poème est mémoire d'un très ancien amour,

Et l'ombre y devient hymne à l'âme inquiète.

Je ne cherche pas la fin, mais la traversée,

Le feu qui subsiste quand le monde se dissout.

Et si tout s'effondre, qu'il me soit donné

De dire encore un mot plus fort que le doute.

RILKE

Le feu s'est calmé, dirait-on : Fritz, à toi ...

NIETZSCHE

Que la nuit vienne ! Je l'embrasse en hurlant.

Je ne suis pas l' élu, mais le possédé.

Mon poème est flamme dans le vent hurlant,

Un éclair d'en bas que nul n'a dompté.

L'obscurité n'est pas l'ennemi mais l'origine,

Le lieu d'où jaillit ce qui blesse et guérit.

Je veux que mes vers déchirent les doctrines

Et qu'en chaque abîme résonne un esprit.

HÖLDERLIN

Ah Fritz, tu ne peux pas t'en empêcher : c'est le marteau qui parle à ta place. Aurais-tu oublié tes lectures de jeunesse ?

NIETZSCHE

Non, pas du tout ! Pourquoi cette question ?

HÖLDERLIN

Tu as dit de Kleist qu'il avait été fort imprudent de trop en dire et qu'il n'avait pas su porter lui-même ses propres paroles ?

NIETZSCHE

C'est vrai, je l'ai dit ! Mais, je te l'assure, ce marteau n'est pas trop lourd pour moi, enfin pas encore ...

RILKE

Je descends dans la nuit comme dans une nef,
Le cœur ouvert à tout ce qui pleure en silence.
Le poème est offrande, non pas un glaive,
Mais une coupe pleine de présence.
Il n'est pas là pour convaincre ni pour fuir,
Mais pour veiller ce qui meurt et renaît.
Il tisse en moi un langage pour souffrir,
Un chant qui tient debout quand le monde se tait.

TRAKL

Le poème est une lampe dans la cave du monde,
Il n'éclaire qu'un pas, puis se meurt dans la brume.
Mais ce pas suffit, et dans l'ombre profonde
Je marche, accompagné d'un silence qui fume.
Il n'y a pas de sens, mais une marche lente,
Un écho de pas dans la neige des âmes.

Et sous la nuit bleue, où tout vacille et tente,
Je grave mes vers sur une pierre sans flamme.

NIETZSCHE

Et bien justement, Georg, profite du feu tant qu'il brûle encore ...

BONAVENTURA

N'allez pas croire que je pleure sans rire !
La nuit est mon théâtre, et j'en suis le masque.
Je grimpe aux clochers pour mieux en descendre pire,
Avec un vers moqueur que le sérieux évacue.
Le poème est cabane construite au bord du gouffre,
Un refuge grotesque d'où l'on voit mieux la nuit.
Je n'ai pas de sagesse, j'ai un rire qui souffre,
Et des mots fêlés, pour des âmes sans bruit.

*Tout proche dans le forêt sombre on entend des bruits de pas ; Bonaventura se lève d'un bond
et saisit sa hallebarde ...*

HÖLDERLIN

Allons mon ami, ressaisis-toi ! Tu n'as rien à craindre en cet endroit, c'est un chevreuil sans
doute, attiré par ton rire. Je suis d'ailleurs surpris qu'il n'a pas fui : tu vois, tu es moins horrible
que tu ne le penses.

NIETZSCHE

Holder a raison : tu t'épouvantes pour rien. La nuit cette forêt est vivante et bien plus que nous
le pensons mais toi, tu vois des cimetières partout, et des spectres, et des démons. Brise ton
élan, mon ami, tu cours plus vite que tes pensées.

HÖLDERLIN

Ô nuit divine, où l'oubli devient mémoire,
Où l'homme, dépouillé, retrouve son visage !
Tu me renvoies, toi seule, à la source illusoire
D'un monde disparu sous le poids du langage.

Mais le poème veille, frêle comme une flamme,
Et son chant traverse le silence universel.
Car même muet, il contient toute une âme,
Et s'offre à l'invisible comme un fruit essentiel.

NIETZSCHE

Je ne traverse pas la nuit : je m'y forge !
Chaque étoile morte y brille comme un défi.
Je suis l'enclume, le feu, la forge et la gorge,
Et ma voix dans l'abîme hurle sans répit.
La lumière est une lâcheté quand elle fuit
Les profondeurs où l'âme nue s'arrache.
Je veux un chant qui n'apaise aucune nuit,
Mais qui, par sa rage, l'arrache à son attache.

Soudain le merle entonne quelques notes et nos amis, surpris dans le silence nocturne, le regardent d'un seul œil mais l'oiseau n'en a cure et il poursuit son chant ...

LE MERLE

Souffle obscur dans les branchages verts.
Des fleurettes bleues flottent autour du visage
Du solitaire, du pas doré
Mourant sous l'olivier.
S'envole, à coups d'aile ivre, la nuit.
Si doucement saigne l'humilité,
Rosée qui goutte lentement de l'épine fleurie.
La miséricorde de bras radieux
Enveloppe un cœur qui se brise

BONAVENTURA

Tous ces « cuicui », vous pensez que cela veut dire quelque chose ? Peut-être qu'après tout il se plaint car nous le dérangeons

TRAKL

Non, le merle ne se plaint que du jour : il est noir comme la nuit. Ce que tu entends, mon ami, c'est le « chant du merle captif ».

BONAVENTURA

Mais alors ton merle, il se plaint aussi la nuit ...

TRAKL

Il se plaint d'être captif !

BONAVENTURA

Captif ? Mais de quoi donc puisqu'il fait nuit ?

TRAKL

Peut-être que déjà il anticipe le jour qui viendra tout à l'heure.

BONAVENTURA

Autrement dit le merle passe ses nuits à se plaindre en prévision du jour qui viendra refermer la nuit.

NIETZSCHE

Tu n'y es pas du tout ! Il ne se plaint pas, il nous met en garde contre le jour qui aveugle tout ce qu'il éclaire mais toi, tu n'en sais rien, tu ignores la lumière vive puisque tu dors quand les autres s'affairent.

RILKE

Il y a des nuits si vastes que le cœur s'y noie,
Et pourtant, c'est là que l'on devient un souffle.
Le poème ne rassure pas, il ouvre une voie,
Comme un arbre noir qui croît sous le tumulte.
Je tends mon poème comme on tend une main,

Non pour saisir, mais pour accompagner.
Car il faut dans la nuit qu'un seul mot tienne bien,
Et qu'il dise : "Je suis là, sans savoir, sans juger."

TRAKL

Je n'ai pas de lanterne, seulement une plainte
Que je disperse aux vents sur la lande dormante.
Le poème est blessure, et ma voix l'est aussi,
Un écho d'agonie, une lueur tremblante.
Je vais avec les morts, je les écoute encore,
Et c'est eux qui dictent mes vers pâles et froids.
Je ne cherche rien — mais j'entends, dans le corps,
Le soupir du monde, et j'en fais ma loi.

Le feu décline de plus en plus et Nietzsche, à l'aide d'un bâton, remue les braises : le feu reprend un peu de sa vigueur mais pour combien de temps encore ?

BONAVENTURA

Je souffle dans mon cor : voilà mon évangile,
Un râle grotesque qui perce la nuit.
Mon poème claudique, il titube, il oscille,
Mais il va — et c'est là tout le génie.
Quand le monde se tait dans ses vêtements neufs,
Moi, j'écris sur des loques, je joue avec des ombres.
Le drame est total, la farce est sans trêve,
Et dans la nuit je dresse mes cabanes sombres.

NIETZSCHE

Mes amis, le feu menace de s'éteindre, il nous entrera dans la forêt, y ramassera suffisamment de bois mort pour tenir jusqu'à l'aube.

HÖLDERLIN

Mais comment faire : il fait si sombre.

BONAVENTURA

Ne sois pas si froussard ! J'ai emporté ma lanterne et il suffit de l'allumer. Je marcherai devant et vous me suivrez, on ramassera assez de bois et on reviendra soigner ce feu avant qu'il ne meure pour de bon.

Bonaventura se lève et allume sa lanterne. Les autres se lèvent à leur tour et ils le suivent ; ils disparaissent dans l'obscurité et au chevet du feu qui semble mourir ne demeure que le merle.

LE MERLE

Ils sont entrés dans la forêt pour y ramasser du bois mort : tu tiendras jusqu'à leur retour ?

LE FEU

Dans le pire des cas, il restera des braises sous la cendre : ils devront souffler mais, à les entendre, ce n'est pas ce qui leur manque. Celui qui a de grosses moustaches, il me fait peur quelque fois : ses mots résonnent comme un marteau sur une enclume.

LE MERLE

C'est un masque, je pense : il aime renverser les tables, c'est sa justification, mais, crois-moi car je le connais bien, c'est poète qui sait parfois déposer les mots comme on dépose des choses profondes et délicates.

LE FEU

Et l'autre avec sa hallebarde qui ricane sans cesse comme si le monde n'était qu'une comédie.

LE MERLE

Lui aussi porte un masque : c'est un veilleur de nuit qui circule à travers la ville quand tout le monde la croit morte. Il lui arrive de faire des rencontres improbables, de dénicher dans les coins les plus sombres ce qu'on pense trop facilement ne pas s'y trouver : des démons, des marionnettes, des tables couvertes d'énigmes, des hommes de pierre et sans scrupule. Alors oui il se moque de tous ces gens qui, se cachant dans l'ombre, s'imaginent qu'on ne saurait les voir et s'autorisent alors ce que le jour défend. De sa lanterne c'est l'inavouable qu'il éclaire et qu'ensuite il titille de sa hallebarde. Mais lui aussi, à sa façon, est resté le poète qu'il était auparavant.

LE FEU

Il y a aussi celui qu'ils appellent Georg : il très sombre celui-là ...

LA LUNE

Celui-là je peux t'en parler car souvent je l'ai baigné de ma blancheur quand il chantait en haut des chemins forestiers. Ecoutez donc :

Le soir, les forêts automnales résonnent

D'armes de mort, les laines dorées,
Les lacs bleus, sur lesquels le soleil
Plus lugubre roule, et la nuit enveloppe
Des guerriers mourants, la plainte sauvage
De leurs bouches brisées.
Mais en silence s'amasse sur les pâtures du val
Nuée rouge qu'habite un dieu en courroux
Le sang versé, froid lunaire ;
Toutes les routes débouchent dans la pourriture noire.
Sous les rameaux dorés de la nuit et les étoiles
Chancelle l'ombre de la sœur à travers le bois muet
Pour saluer les esprits des héros, les faces qui saignent ;
Et doucement vibrent dans les roseaux les flûtes sombres de l'automne.
Ô deuil plus fier ! autels d'airain !
La flamme brûlante de l'esprit, une douleur puissante la nourrit aujourd'hui,
Les descendants inengendrés.
(Trakl, « Grodek »)

LE FEU

Ah vous voyez : je le disais sombre mais ce qu'il décrit ici est insoutenable ...

LA LUNE

Ce qui est insoutenable, c'est la guerre et ce qu'elle abandonne sur le champ de bataille quand les soldats se retirent. Mais la sœur, lunaire, est là, chancelante sous l'effroi, pour saluer les esprits de tous ces héros et la flamme de l'esprit, brûlante, c'est une douleur puissante qui la nourrit : les descendants inengendrés.

LE FEU

Qui sont-ils ?

LA LUNE

Ceux qui ne verront jamais le jour car la bataille a consumé leurs pères comme toi-même le feu, tu as consumé tout le bois mort dont ils disposaient mais des braises couvant sous tes cendres renaitra un feu nouveau. Ceux qui ne verront pas le jour, ce sont les fils de ces batailles

sanguinaires mais l'esprit, comme toi le feu, fût-il nourri de douleur en cet instant, renaitra dans l'esprit de ceux que la guerre n'aura pu engendrer.

LE FEU

Ainsi donc la nuit n'est jamais pleinement obscure, une lueur veille qui ne l'abolit pas mais permet de l'habiter : cette sœur, c'est un peu toi, la lune.

LE MERLE

La nuit peut effacer bien des choses mais il y a toujours une lueur qui résiste, fragile très certainement mais justement forte.

LE FEU

Je les entends qui reviennent : il était temps car je ne suis plus que quelques braises.

SCENE 2

POÉSIE COMME TENUE DE L'OBSCUR, DE LA SOUFFRANCE ET DU DÉSENCHANTEMENT

LE NARRATEUR (OFF)

La poésie ne cherche pas l'obscur comme on chercherait une profondeur plus intense que la lumière, elle ne s'y installe pas pour y trouver une forme de vérité plus authentique, et elle ne fait pas de la souffrance un privilège ni du désenchantement une supériorité. L'obscur n'est pas un lieu à habiter par choix, il est ce qui demeure lorsque les évidences se retirent, lorsque les garanties s'effondrent, lorsque le monde cesse de répondre comme il répondait. La poésie ne va pas vers lui, elle ne l'exalte pas, mais elle ne s'en détourne pas non plus. Elle se tient là où quelque chose ne peut plus être reconduit à une clarté rassurante.

La souffrance n'est pas ici élevée en valeur, elle n'est ni glorifiée ni recherchée, elle n'est pas ce qui donnerait au poète un accès privilégié à ce qui est. Elle est ce qui arrive lorsque le lien au monde se fissure, lorsque ce qui tenait se défait, lorsque les mots ne portent plus ce qu'ils promettaient de porter. La poésie ne transforme pas cette souffrance en matière noble, elle ne la sublime pas, elle en maintient la présence sans la convertir en sens. Elle refuse d'en faire un récit qui consolerait, une forme qui apaiserait, une justification qui donnerait raison à ce qui blesse.

Le désenchantement n'est pas la perte d'une illusion regrettable, ni le passage vers une lucidité supérieure qui permettrait de voir enfin les choses telles qu'elles sont. Il est la chute des médiations qui rendaient le monde habitable sans effort, la disparition des cadres qui donnaient forme à l'expérience, l'effacement de ce qui faisait tenir ensemble ce qui apparaît. Là où il n'y a plus d'enchantement, il n'y a pas nécessairement plus de vérité, mais une exposition plus nue, plus directe, à ce qui ne se laisse pas intégrer. La poésie ne comble pas ce vide, elle ne le recouvre pas d'images nouvelles, elle ne propose pas de nouvel enchantement, elle se tient dans cette nudité sans la masquer.

Ainsi, l'obscur n'est pas une esthétique, la souffrance n'est pas un motif, le désenchantement n'est pas une doctrine. Ce sont des épreuves, des passages, des zones où le langage lui-même vacille. La parole poétique ne peut plus s'y déployer comme si de rien n'était, elle doit accepter de se défaire, de perdre sa continuité, de ne plus pouvoir tout dire. Les mots cessent d'être assurés, ils se heurtent, se brisent, s'interrompent, non par effet de style, mais parce que ce qu'ils approchent ne peut être contenu.

Dans cette tenue, la poésie ne cherche pas à sortir de l'obscurité, elle ne promet pas que la souffrance trouvera un apaisement, elle ne suggère pas que le désenchantement sera dépassé. Elle ne propose aucune résolution, elle ne ferme rien. Elle maintient ouverte la possibilité de dire là où tout pourrait se taire, mais ce dire n'est plus une affirmation, il est une tentative fragile, toujours exposée à son propre effondrement.

Il arrive alors que ce qui demeure ne soit presque rien : une phrase inachevée, une image qui ne se fixe pas, un souffle qui ne se prolonge pas. Ce presque rien ne compense rien, il ne répare pas, il ne console pas, mais il empêche que tout disparaisse dans le silence ou dans le bruit. Il maintient une trace, non comme souvenir, mais comme persistance minimale de ce qui a été éprouvé.

La poésie ne sauve pas de la souffrance, elle ne restaure pas l'enchantement perdu, elle ne transforme pas l'obscur en lumière. Elle tient dans ce qui ne se laisse pas résoudre, elle accompagne ce qui ne peut être dépassé, elle demeure là où toute sortie serait une trahison. Elle ne fait rien disparaître, elle ne promet rien, mais elle empêche que l'épreuve soit entièrement recouverte par des discours qui la nieraient.

Ainsi, l'obscur, la souffrance et le désenchantement ne deviennent pas des contenus de la poésie, mais les conditions mêmes d'une parole qui ne peut plus s'appuyer sur des certitudes. La poésie ne les possède pas, elle s'y expose, et dans cette exposition, elle ne gagne rien, elle ne conquiert rien, mais elle maintient une présence là où tout pourrait céder.

La poésie est cela : non une réponse à ce qui fait défaut, non une réparation, non une transfiguration, mais une tenue dans ce qui ne se laisse pas relever. Elle ne donne pas sens à la souffrance, elle ne redonne pas lumière à l'obscur, elle ne réenchante pas le monde, mais elle refuse que tout cela soit effacé.

Elle ne console pas, elle ne sauve pas, elle ne clôt pas. Elle demeure.

Nos cinq amis reviennent de la forêt, les bras chargés de bois mort. Rilke remue les dernières braises et dépose par-dessus un bout de bois ; ils s'assoient.

HÖLDERLIN

Et si le feu ne reprend pas ?

BONAVENTURA

On le rallumera, c'est tout.

HÖLDERLIN

Et avec quoi ?

BONAVENTURA

Quelques-uns de tes poèmes par exemple !

HÖLDERLIN

Et pourquoi pas les tiens ?

NIETZSCHE

Bonaventura, tu n'es pas en ville et tu peux ravalier tes sarcasmes.

BONVENTURA

Tu as raison ! Holder, je plaisantais et si je t'ai offensé, je te prie vraiment de m'excuser.

RILKE

Regardez-moi cette belle flambée. Holder te voici rassuré et toi, Bonaventura, tu as parlé trop vite, comme à ton habitude. Qui propose le thème suivant ?

BONAVENTURA

C'est moi, pour me faire pardonner ! Je vous propose : la poésie comme souffrance, obscur et désenchantement. Holder, mon cher ami, nous t'écoutons ...

HÖLDERLIN

Il est des heures où même le chant se brise,
Où l'ombre monte en nous comme une marée.
Le monde devient pierre, le ciel s'épuise,
Et la parole ne trouve plus son entrée.
Pourtant, dans l'ombre, le poème s'allume,
Comme un feu secret qu'on garde sous la cendre.
Il ne console pas, mais il consume,
Et dans le néant, fait un lieu pour attendre.

NIETZSCHE

Le rire s'est figé ; le masque est tombé.
Ce que je vois, c'est la grimace du monde,
Ses dieux crevés, ses croyances vidées,
Sa lumière sale qui vacille et gronde.
Je ne cherche plus à croire, mais à rugir,
À déchirer la nuit avec mes crocs.
Car c'est là, dans le cri, dans le soupir,
Que le poème survit, même s'il est trop.

Le merle sur sa branche secoue ses ailes comme si le propos de Nietzsche venait de l'effrayer ; surpris, les cinq se taisent et observent l'oiseau qui finit par se calmer. Rilke est sur le point de prendre la parole à son tour quand le merle se met à chanter ...

LE MERLE

Sommeil et mort, les mornes aigles
Bruissent au long de la nuit autour de cette tête :
L'image d'or de l'homme,
Que l'engloutisse la lame glacée
De l'éternité. Sur d'affreux récifs
Se fracasse le corps pourpre

Et la voix sombre lamente

Sur la mer.

Sœur d'une tristesse houleuse

Vois une barque angoissée naufrage

Sous les étoiles,

Sous le visage muet de la nuit.

(Trakl, « Lamentation »)

BONAVENTURA

Tu vois, Fritz, tes propos lui ont fait peur et, après avoir longuement secoué ses ailes, le voilà qui recommence à chanter : je pense qu'il commente à sa manière ce que tu viens de dire.

HÖLDERLIN

Bonaventura n'a pas tout à fait tort, Fritz : tu n'y es pas allé de main morte ! Le marteau a frappé mais cette fois beaucoup plus fort ...

NIETZSCHE

Mais non ! Ce merle se lamente : ce n'est pas le marteau qui a frappé mais le jour qui bientôt le fera ...

RILKE

Il n'est rien de plus vaste que le silence

Quand l'âme pleure sans pouvoir expliquer.

C'est dans ce gouffre que naît la présence,

Un poème faible, mais qui sait s'échouer.

Je n'ai pas fui la peine — je l'ai priée,

Je l'ai prise en moi comme une amante sévère.

Et c'est dans sa nuit que j'ai nommé

Ce qui tremble encore au fond de la lumière.

TRAKL

Tout est trop tard ici. Tout penche vers l'oubli.

Le monde parle bas dans un langage mort.
La nuit a déposé son vin pâli
Dans mes veines, et j'avance sans port.
Mais j'écris, pourtant, dans cette boue,
Je trace des lettres sur des cadavres frais.
Et la poésie, douce et trouble roue,
Tourne malgré les plaies, malgré l'arrêt.

BONAVENTURA

Ah ! que les étoiles tombent, qu'elles crèvent !
Je boirai leur lumière comme on boit du fiel.
L'univers est un canular, une trêve
Avant le grand rire, le saut dans le ciel.
Je n'ai pas peur du mal, je le tutoie.
Et dans l'obscur, j'ai planté mes gags.
Car même au fond du pire, il y a
Un souffle d'absurde qui mord et drague.

RILKE

Le veilleur de nuit tient des propos très imagés. Bonaventura, mon pauvre ami, ton imagination déborde mais ce n'est jamais du bon côté : serais-tu le pantin d'un rire glacial ?

HÖLDERLIN

Le chant ne vient pas de la joie tranquille,
Mais de ce qui gémit au creux du cœur.
Là où la peine devient fertile,
Et donne des fruits d'une sombre couleur.
J'ai vu des jours sans lumière, sans trêve,
Mais la poésie, patiente, m'a tenu la main.
Elle est sœur de l'attente, sœur de la grève
Où viennent mourir les éclats du matin.

NIETZSCHE

J'ai regardé l'homme en face, sans mensonge,

Et j'y ai vu la laideur et la faim.
Pas de grandeur dans ses longs songes,
Mais des restes de dieux mâchés sans fin.
Je ris de cette misère, mais je saigne,
Car le désespoir aussi a ses armes.
Et mes poèmes, s'ils grondent ou baignent,
Ont tous trempé dans la même larme.

RILKE

C'est dans la chute qu'on entend vraiment,
Quand les murs craquent, que le nom se tait.
Le poème naît d'un effondrement,
Comme un chant qui monte du regret.
Je ne veux plus guérir — je veux accueillir
Ce qui tremble en moi comme un éclat d'hiver.
Et c'est à genoux que j'écris, à souffrir,
Car seul l'abîme fait lever la lumière.

Comme pour le contredire, un nuage paresseux s'étire devant la lune et tout devient plus sombre.

BONAVENTURA

Rainer, tu attires les nuages par-dessus nos têtes : vois la lune qui cache sa candeur derrière l'obscur. Aurais-tu peur des anges quand ils traversent la nuit ? Tu exiges de l'abîme qu'il t'offre la lumière, soit ! Est-ce de l'obscurité que jaillit la lumière ?

RILKE

Mon ami, toi tu éclaires la nuit de ta misérable lanterne mais dans les recoins et les profondeurs, là où l'obscurité devient noirceur, aussi dense que la pierre, qu'y peux-tu voir de ta flamme vacillante ? Bien peu de choses, des formes peut-être, alors une fois encore tu affrontes la nuit de ton rire éclatant mais ce rire, est-il une chose, une seule, qu'il puisse éclairer ?

BONAVENTURA

Il m'éclaire moi-même, c'est déjà ça ! Je dirai même que c'est beaucoup quand un bruit, indiscernable, m'oblige à serrer les fesses : n'as-tu jamais connu la peur ?

TRAKL

La douleur est mon alphabet. Je la lis
Sur les murs, sur les visages en détresse.
Chaque mot est un cercueil qui fuit,
Et le vers, un cimetière sans promesse.
Je vis parmi les fous, les perdus,
Les bêtes mortes, les enfants sans sommeil.
Et je tisse avec leurs cris confus
Un chant funèbre où respire le soleil.

BONAVENTURA

Je fais du grotesque avec les restes,
Du sacré avec un os de travers.
Mon poème est un bouffon en liesse
Qui crie sous les voûtes de l'univers.
Je bois l'angoisse dans un crâne vide,
Et je la recrache en comédie noire.
Car dans l'obscur, tout devient limpide :
Il suffit de rire assez fort pour y croire.

Le nuage qui effaçait la lune a fini par s'éloigner et l'astre de nuit remplit, à nouveau, l'atmosphère de sa blancheur ... Le merle se tourne vers elle comme s'il voulait lui adresser un regard complice. Soudain le feu se met à crépiter, sèchement, et d'une buche qui s'embrase une flamme s'étire vers le ciel, éclairant les cinq visages. Est-ce un message que le feu, s'élevant, adresse à la lune ?

HÖLDERLIN

Même brisé, l'arbre chante sous le vent.
Et moi, pareil, je compose dans l'orage.
Le poème est un refuge tremblant,
Un feu fragile dans un monde en naufrage.
Mais je crois encore, malgré le glas,
Que la beauté n'est jamais tout à fait morte.

Et qu'à travers la nuit, tout bas,
Quelqu'un — peut-être — entend ma porte.

NIETZSCHE

L'ombre est mienne, je l'ai prise au berceau.
Elle m'a élevé comme un chien errant.
Le désespoir, c'est mon manteau,
Mais j'y couds des vers en hurlant.
Qu'on ne parle plus de rédemption !
La poésie n'achète aucun salut.
Elle est cri, malédiction,
Et dans ce cri je suis absolu.

HÖLDERLIN

Fritz, mais tu blasphèmes ! La poésie est une malédiction, dis-tu, et le poète, sans doute, un pêcheur de pierres. Tu t'habilles de désespoir et l'ombre a fait de toi un chien errant. Alors dis-moi : qu'est devenue celle de Zarathoustra ? S'est-elle nouée à d'autres ombres, celles des filles du désert ? Si l'ombre nous efface, trop de lumière ne vaut pas mieux.

NIETZSCHE

Holder, à quoi peut te servir d'être pieux ? Tu cherches dieu dans les décombres, dans les ossements du monde. Le monde est un charnier et tu le sais : tu fuis la ville comme d'autres fuient la peste et te voilà, sourire aux lèvres, sur des chemins de campagne. Je marche autant que toi mais toujours sur les cimes : que m'importe l'en-bas ? La ville étend sa puanteur au-delà de ses murs : elle traverse les campagnes, emportée par les rus dont l'homme fait son égout. C'est triste ? Non ça ne l'est pas : c'est tragique !

RILKE

Les anges se taisent quand l'homme tombe.
Mais moi, je reste. Je veille. J'inscris.
Le poème est cette lampe dans la tombe,
Un rien de feu dans l'éternel oubli.
Je ne cherche pas à sauver,
Mais à garder mémoire du naufrage.

Et même si tout est brisé,
Mon vers éclaire ce paysage.

TRAKL

Tout s'effondre, mais j'écoute encore,
Le râle du monde dans ses draps sales.
Il reste un mot sous chaque mort,
Un mot, un souffle, une étoile pâle.
Je les recueille avec mes mains tremblantes,
Je les berce dans mes poèmes funèbres.
Car même dans l'horreur vacillante,
Le chant s'élève, pierre après pierre.

LE MERLE

Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres,
Le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction
D'une race dégénérée. Parfois il se rappelait son enfance, emplies de
Maladies, d'effroi et de ténèbres, les jeux secrets au jardin étoilé,
Ou qu'il nourrissait les rats dans la cour crépusculaire. D'un miroir bleu
Sortait la forme mince de la sœur et il se jetait comme mort dans le noir.
La nuit, sa bouche éclatait comme un fruit rouge et les étoiles
S'allumaient sur sa détresse muette. Ses rêves emplissaient
La vieille maison des pères. Le soir, il aimait aller à travers
Le cimetière en ruine, ou bien il contemplait les corps dans
La chambre des morts au jour crépusculaire, les taches vertes
De la décomposition sur leurs belles mains.

(Trakl, « Rêve et assombrissement », extrait)

RILKE

A nouveau le merle se met à chanter : que peut-il bien raconter ? Tu le sais toi, Georg, ce qu'il raconte : on dirait qu'il te répond, qu'il répète avec ses mots à lui ce que tu viens de dire, comme si tu l'avais captivé avec tes paroles de mort, enseveli peut-être. Tes mots sont un linceul que tu déposes sur un monde trop sale pour qu'on puisse encore le regarder.

NIETZSCHE

Au contraire, Rainer, il fait saigner les mots, il les tord comme un linge trop humide. Le langage est un linceul, je te l'accorde, mais pas le sien ou plutôt le sien est un linceul qu'il déchire de toutes ses forces pour que le monde paraisse. Il est noir ce monde et alors ? Paris, disais-tu, est un cimetière puant où on croise que des cadavres.

RILKE

Je l'ai dit, c'est vrai, et je le répéterai aussi longtemps que je m'en souviendrai. Mais, toi-même Fritz, n'as-tu pas fui Berlin et toi, Georg, faut-il que je redise combien tu maudissais Prague ? Bonaventura en rit mais n'est-ce pas sa manière à lui d'aussi la fuir, cette ville dont il ignore le jour ?

BONAVENTURA

Rideau ! Le monde saigne — applaudissez !

Je fais du poème un théâtre fêlé.

Entre les débris, je viens danser,

Et mordre les dieux qui m'ont trop parlé.

Je suis le veilleur du cirque vide,

Le clown triste, le fou éclairé.

Et si la nuit est vraiment limpide,

C'est qu'elle a appris à pleurer.

NIETZSCHE

Et si nous profitons de ce rideau pour manger quelque chose : nous n'allons tout de même pas rapporter chez nous ces provisions dont nous nous sommes chargés. J'imagine que je ne suis pas le seul dont l'estomac réclame ...

HÖLDERLIN

Laisse-moi deviner, Fritz ! Tu as emporté, j'en suis sûr, de ce jambon que ta mère Franziska t'envoie régulièrement depuis Röcken : je me trompe ?

NIETZSCHE

Holder, tu connais tous mes vices : nulle part ailleurs on en trouve un pareil. Et j'ai aussi du thé que m'envoie mon Lama ...

RILKE

Ton Lama ?

NIETZSCHE

C'est ainsi que j'appelle ma sœur Elisabeth qui demeure auprès de notre mère en attendant de se marier avec ce maudit Förster, que le diable l'emporte bien plus loin qu'en Argentine. Et toi Rainer, qu'as-tu à nous proposer ?

RILKE

Du vin bien sûr, du bon vin de ce Valais cher à mon cœur : il n'a pas son pareil ! Nous y goûterons mes amis et, croyez-moi, nous en reprendrons. Le nectar des dieux de l'Olympe pâlit à ses côtés.

TRAKL

Grete, ma sœur cadette, a préparé des tartines, bien trop pour un seul homme. Le pain de Salzburg est comme le vin de Rainer : il est unique, inimitable et jamais la grande bourgeoisie de Prague n'a goûté à de telles saveurs. Vous m'en direz des nouvelles

NIETZSCHE

Je ne veux pas insister mais puisque tu en parles, comment se porte cette chère Grete ? Quelle pianiste, mes amis : sous ses fins doigts, Schubert glisse comme une pluie divine.

TRAKL

Elle est toujours aussi espiègle mais tu as raison, Fritz : son Schubert me fait oublier ce Wagner qui trop souvent me cogne dans la tête. Grete est une enfant et je pense qu'elle le sera toujours. Ai-je besoin de te redire qu'elle est ma lune, la seule lumière dont s'éclairent mes nuits. Elle est

fragile comme la flamme d'une bougie et c'est pourtant ce qui fait sa force. Et toi Holder, que caches-tu dans ta musette ?

HÖLDERLIN

Et bien Lotte, la chère fille de Zimmer dont je suis l'hôte à Tübingen, m'a préparé des œufs brouillés que l'on peut manger froids ou réchauffés sur ce feu ardent ainsi qu'une salade de pommes de terre de leur jardin. Lotte est adorable, vous savez, et si prévenante. A toi, Bonaventura, de vider ton sac, si j'ose dire.

BONAVENTURA

Et bien, mes amis, entre deux tranches de rire, j'ai emporté le fromage et le dessert. Un chocolat, je vous l'assure, qui fait danser les dents ; quand au fromage, on le croirait encore collé aux mamelles de la brebis.

Nos amis se mettent à manger, lentement et en silence, chacun goutant aux mets apportés par les autres ; Rilke en profite pour recharger le feu. Depuis sa branche le merle, impassible, observe la scène ; le vent est tombé et aucun nuage ne prive la lune de briller autant qu'elle le peut. Les mets circulent de main en main et le vin aussi que l'on boit au goulot sans manières. Soudain le merle étire ses ailes, la nuit est silencieuse, on n'entend que les dents quand elles mordent le pain. Qui aurait l'audace de briser cette retenue ? Le merle ? Le feu crépitant ? La lune peut-être ?

LE MERLE

Je goûterais volontiers à ces tartines ...

LE FEU

S'ils mettent les œufs à réchauffer, j'y tente une flamme ...

LA LUNE

Allons, mes amis, regardez-les ! Ils ne sont plus qu'un seul dans le partage. Si différents quand ils déclament, plus rien ne les distingue à présent et toi, le feu, tu donnes à leurs visages un éclat particulier : chacun est le miroir des autres. Parlons bas, mes amis, pour ne pas troubler cette communion nocturne.

LE MERLE

Tu as raison ! Regardons-les : on dirait des anges ! Cela me rappelle un très beau texte de celui qu'ils appellent Georg :

Au jardin de la sœur silencieux et figé

Un bleu un rouge de fleurs tardives

Son pas est devenu blanc.

L'appel d'un merle égaré et tardif

Au jardin de la sœur silencieux et figé ;

Un ange est devenu.

(Trakl, « Le jardin de la sœur »)

LE FEU

Et en plus ce texte parle de toi égaré et tardif : qu'est-ce que cela veut dire ?

LA LUNE

Qu'i s'est attardé, voilà tout ! Il a voulu assister à la transfiguration de la sœur et d'ailleurs il n'était pas le seul : les fleurs aussi étaient tardives et le jardin figé dans le silence comme si chacun retenait son souffle. Ensuite le pas de la sœur est devenu blanc, comme celui d'un ange mais elle n'est ange qu'une fois la nuit tombée : le jour elle est pierreuse, fermée comme un buisson d'épines.

LE FEU

Attardé, je peux le comprendre mais pourquoi est-il égaré ?

LA LUNE

Il n'est pas égaré au sens où il se serait perdu, qu'il aurait oublié son chemin et d'ailleurs en a-t-il seulement un ? Être égaré veut dire ici : être déplacé. Le merle est le gardien de l'Ouvert, il le maintient par sa présence mais ici quelque chose se passe, quelque chose auquel il ne pouvait pas s'attendre : la naissance d'un ange.

LE FEU

Tu veux dire que celui qui entre dans l'Ouvert devient un ange ?

LA LUNE

C'est possible mais je n'ai jamais rien vu de tel : lui, en revanche, l'a vu ! Assister à la naissance d'un ange, reconnais que c'est une expérience qui te remue, qui te ferait, toi, dresser tes flammes. Et puis, cette naissance, il y est pour quelque chose puisque c'est lui qui maintient l'ouvert.

LE FEU

Dis-moi, gardien de l'Ouvert, tu as chanté après cela ?

LE MERLE

Non, j'en avais le souffle coupé ! Mais le frère a chanté, comme si pour lui il allait de soi que dans son jardin figé soudain sa sœur devienne un ange.

LE FEU

Mais ce frère, c'est qui ?

LA LUNE

Mais c'est Georg : qui veux-tu que ce soit ?

LE FEU

Et la sœur, c'est Grete dont ils parlaient tout à l'heure, la sœur lunaire car elle est aussi pâle que toi.

LA LUNE

Voilà, tu as compris ! Tu as mis le temps mais tu as compris. Je pense qu'à présent on devrait se terre : ils ont terminé leur repas et je suppose qu'ils vont se remettre à discuter et à déclamer.

LE FEU

Je peux crépiter tout de même !

SCENE 3

LA POÉSIE COMME TENUE DU CRÉPUSCULE

NARRATEUR (OFF)

La poésie ne se tourne pas vers le crépuscule comme vers l'image d'un déclin, elle n'y cherche ni la douceur d'une fin ni la mélancolie d'un jour qui s'achève. Le crépuscule n'est pas le moment où la lumière disparaît, ni celui où l'obscurité s'installe, il est cet intervalle instable où ni l'une ni l'autre ne peuvent encore se fixer. La poésie ne le décrit pas, elle s'y tient, non comme dans un paysage, mais comme dans une condition où les oppositions cessent de valoir sans pour autant se dissoudre.

Dans le crépuscule, rien ne s'impose avec netteté, rien ne se laisse saisir dans des contours assurés. Les formes persistent, mais elles perdent leur évidence, elles se défont sans disparaître, elles se tiennent dans une hésitation qui ne peut être résolue. La lumière ne suffit plus à distinguer, l'obscurité ne suffit pas encore à recouvrir, et ce qui apparaît n'appartient ni à l'une ni à l'autre. La poésie ne cherche pas à clarifier cette indécision, elle ne tente pas de restaurer des limites, elle accepte que ce qui se donne ne puisse plus être assigné.

Le crépuscule n'est pas un passage orienté, il ne conduit pas nécessairement de la clarté vers l'ombre, ni de l'ombre vers la clarté. Il est ce moment où toute direction devient incertaine, où le temps lui-même semble suspendu dans une durée qui ne se mesure plus. La poésie ne s'y installe pas pour ralentir, pour retenir ce qui fuit, elle ne cherche pas à prolonger cet instant, elle en éprouve la tenue fragile, elle accompagne ce qui se transforme sans pouvoir en fixer le sens.

Dans cette condition, le langage ne peut plus s'appuyer sur des distinctions stables. Il ne peut plus dire clairement ce qui est, ni nommer sans hésitation ce qui apparaît. Les mots se déplacent, changent de valeur, glissent d'un sens à l'autre sans pouvoir s'arrêter. La parole ne devient pas confuse, elle devient incertaine, elle renonce à l'assurance de dire juste au sens d'une adéquation. La poésie ne corrige pas cette incertitude, elle en fait le lieu même de son dire.

Il ne s'agit pas pour autant d'une indistinction où tout se confondrait. Le crépuscule ne supprime pas les différences, il les rend plus ténues, plus difficiles à maintenir. Ce qui était séparé ne se confond pas, mais ne se laisse plus isoler. La poésie ne fusionne pas, elle ne mélange pas, elle maintient cette proximité instable où les choses se touchent sans se confondre, où les limites se déplacent sans disparaître.

Il arrive alors qu'un détail presque imperceptible — une variation de lumière, une forme à peine discernable, un mouvement qui se dérobe — suffise à faire sentir cette tenue du passage. Rien ne se fixe, rien ne s'arrête, et pourtant quelque chose demeure, non comme identité, mais comme persistance de ce qui ne peut être assigné à un état. La poésie ne retient pas ce moment, elle ne le capture pas, elle en accompagne la fuite sans chercher à la suspendre.

Le crépuscule n'est pas un refuge contre le jour ni une anticipation de la nuit, il est ce lieu où l'un et l'autre cessent de s'opposer sans cesser d'être. La poésie ne choisit pas, elle ne privilégie ni la clarté ni l'obscurité, elle se tient dans cet entre-deux où toute préférence perd sa nécessité. Elle ne tranche pas, elle ne décide pas, elle laisse être ce qui ne se laisse pas répartir.

Ainsi, la poésie ne célèbre pas le crépuscule, elle n'en fait pas un symbole, elle n'y projette pas un sens qui viendrait le stabiliser. Elle y demeure comme dans une condition où rien ne peut être définitivement affirmé, où tout se transforme sans se résoudre. Elle ne conclut pas ce passage, elle ne le dépasse pas, elle ne l'achève pas.

La poésie est cela : une tenue dans l'intervalle, une fidélité à ce qui ne se fixe pas, une manière de demeurer là où le jour et la nuit se retirent l'un de l'autre sans jamais se séparer entièrement.

Elle ne clarifie pas, elle n'assombrit pas, elle ne tranche pas. Elle demeure dans le crépuscule.

Nos cinq amis ont terminé leur repas nocturne, Bonaventura remet du bois sec sur le feu. C'est Trakl qui choisit le thème suivant : « la poésie comme tenue du crépuscule ».

HÖLDERLIN

Les heures tombent, pleines d'or, dans le silence,
Et le chant devient cendre aux lèvres du soleil.
Je sens mourir les dieux au bord de ma présence,
Et l'esprit s'efface dans un feu sans sommeil.
Ce qui demeure est un éclat sur la paupière,
Un dernier souffle au sommet de la lumière.
Poésie, douce agonie, flambeau du monde pâle,
Toi seule nous enseignes la beauté qui s'éloigne.

NIETZSCHE

Tout s'effondre, et c'est grand. La lumière se brise,
Non en cris, mais en reflets sourds sous les cendres.
Le crépuscule me parle mieux que les églises :
Il sait que la chute est ce qu'il faut entendre.
Je vois danser l'abîme sous mes paupières closes,
Et la beauté est nue, blessée, presque morose.
Le poème est l'éclair d'un dieu qui se retire,
Un rire d'or qu'on entend à la fin d'un empire.

*Tandis que nos amis marquent une petite pause verbale, le merle relève la tête, étend son cou :
est-ce pour prendre la parole tandis que les autres se taisent ?*

LE MERLE

« Le crépuscule me parle mieux que les églises » : c'est étrange, vous ne trouvez pas ?

LE FEU

Et pourquoi c'est étrange ?

LA LUNE

Moi je comprends ce qu'il veut dire ! Le crépuscule est plus parlant qu'une église car dans le silence nocturne une autre voix nous parle en murmurant : ce n'est pas un sermon, non, c'est un appel à écouter, dans l'obscur, ce qui ne se voit pas et qui, pour cette raison, est d'autant plus présent.

LE MERLE

Rencontré en silence à l'orée de la forêt

Un gibier sombre ;

Contre la colline finit sans bruit le vent du soir,

Cesse la plainte du merle,

Et les douces flûtes de l'automne

Se taisent dans les roseaux.

Sur un nuage noir

Tu traverses, ivre de pavot,

L'étang nocturne,

Le ciel étoilé.

Toujours résonne la voix de lune de la sœur

À travers la nuit spirituelle.

(Trakl, « Crépuscule spirituel »)

LE FEU

Et alors ? Je ne vois pas où cela nous mène, c'est quoi cette nuit spirituelle ? Et la sœur, de nouveau, aussi pâle que la lune, qu'est-ce qu'elle vient faire dans cette histoire ?

LA LUNE

Tout d'abord ce n'est pas une histoire. C'est le crépuscule et le merle ne se plaint plus car, comme tu le sais bien, il aime quand vient le soir, c'est le jour qu'il maudit, c'est à l'aube qu'il se plaint. Avec la nuit tombante, le visage de la sœur s'illumine en fin, pâle comme je le suis moi-même, mais surtout elle n'est plus de pierre, elle parle. C'est l'ange sorti de son buisson d'épines, tu comprends : c'est pour cela que la nuit est spirituelle. Et cela rejoint ce que disait l'autre à l'instant : le crépuscule lui parle plus que les églises car les églises n'ouvrent rien, au contraire elles referment la parole tandis que la nuit n'a plus de frontières, plus de clôtures, plus de mots interdits. Toi, le feu, si tu veux t'exprimer le jour, tu dois le faire avec retenue et puis surtout tu n'éclaires rien, la lumière du jour aveugle tout, mais la nuit, tu peux donner libre cours à ta parole, à tes flammes et puis surtout la nuit tu deviens visible.

LE FEU

Dis-moi, la lune, pourquoi est-ce toujours plus clair quand c'est toi qui parles ? Le merle, on dirait qu'il parle par énigmes ...

LA LUNE

Non, il ne parle pas par énigmes ! Le merle est le gardien de l'Ouvert, il habite poétiquement le monde : ses mots ne cherchent pas à te dire quelque chose mais à te le faire éprouver. Je pense qu'ils vont reprendre, alors taisons-nous ...

RILKE

Quelque chose s'éteint dans le regard des choses,
Et pourtant c'est alors que tout devient plus vrai.
Je marche dans ce soir comme dans une prose
Où chaque mot soupire et se défait.
Le poème, c'est cela : cette lampe mourante,
Cette voix qui s'élève quand la lumière tremble.
Et c'est en se voilant que le monde enchante,
Comme une main qu'on tend dans l'ombre humble.

TRAKL

Là, dans les roseaux, les flûtes se sont tues.

Un gibier sombre me fixe sans bruit.
Je marche dans la forêt, les tempes nues,
Et la nuit descend comme un fruit.
Les étoiles saignent dans les mares noires,
Et ma sœur murmure un chant sans mémoire.
Le poème est ce cri suspendu dans l'éther,
Ce qui reste d'un homme au bord de la pierre.

BONAVENTURA

Je joue du cor à l'heure où tout s'efface,
Quand même la lune oublie son nom.
Le crépuscule, c'est ma farce tenace,
Mon théâtre vide, mon dernier salon.
Les ombres dansent, les anges se décomposent,
Et je ris, moi, debout parmi les choses.
Le poème ? C'est un adieu bien trop long,
Un pied de nez jeté au dernier horizon.

TRAKL

Une farce le crépuscule ? Bonventura, tu ne doutes de rien, pour toi tout est matière à rire : les anges se décomposent et toi tu ris, debout sur le monde pourrissant. Rainer est en totalement retourné. Les anges, on en a peur d'abord car ils sont plus brûlants que ce feu et puis on s'en rapproche, lentement, ils nous apprivoisent. Dis-moi, sans ta lanterne et ta hallebarde, rirais-tu autant ? Dis-moi encore : cette nuit où tu as croisé le diable, riais-tu vraiment et quand le frère soldat lui a coupé la tête, tu peux bien nous le dire ...

BONAVENTURA

Que cela m'a rassuré ? Oui je peux vous le dire : les mauvais esprits l'on emporté en oubliant la tête : quelle histoire ! Le prêtre en a perdu la sienne.

HÖLDERLIN

Ô lumière mourante, temple des derniers instants,
Tu fais du monde un sanctuaire effondré.
Le poème est un psaume au souffle déclinant,

Un cri d'amour lancé depuis la cécité.
J'ai vu les colonnes se fendre sous le vent,
Et le ciel pleurer dans les rivières brûlées.
Mais j'ai chanté encore, même dans le néant,
Car le chant seul console ce qui veut s'écrouler.

NIETZSCHE

L'étoile meurt dans un rire splendide,
Et son agonie est plus belle que sa naissance.
Le poème est cette lueur lucide
Qui flamboie dans le deuil de la présence.
Je n'écris plus, je saigne en signes aigus,
Mes mots tombent comme rochers dans le vide.
Mais c'est là que tout commence, là que je vis :
Quand le jour se retire, l'esprit devient guide.

RILKE

Je n'ai plus peur de la fin, je l'embrasse lentement,
Comme on touche un front aimé dans l'obscur.
Le crépuscule est un poème sans serment,
Mais plein de gestes silencieux et purs.
Je n'écris plus pour nommer, mais pour effacer,
Pour que les choses entrent dans leur repos.
C'est à l'instant de mourir qu'elles peuvent parler,
Et dire tout bas ce que seul l'amour dépose.

NIETZSCHE

C'est vrai que la mort nous déshabille, comme la nuit d'ailleurs car elles n'ont rien à cacher. La nuit parle vrai et la mort tout autant car elles disent l'essentiel.

HÖLDERLIN

Vie est mort et mort est aussi une vie.

RILKE

L'homme ne cesse de se retourner : à chacun de ses pas il meurt à son passé. C'est pour cette raison qu'il peine à entrer dans l'Ouvert. « Mort est aussi une vie », dis-tu Holder, mais combien le savent ? Pour beaucoup la mort est le dernier instant, le plus dur sans doute mais la vie ?

NIETZSCHE

La vie est dure, et souvent trop, non pas parce qu'elle serait exceptionnellement hostile, mais parce qu'elle ne cesse d'exposer ce qui tient à ce qui peut se défaire. Elle use les corps, elle entame les liens, elle oblige à continuer là même où quelque chose en nous se retire. Cette dureté n'est pas seulement dans les événements, elle est dans la persistance même de vivre, dans ce mouvement qui ne s'interrompt pas, qui reconduit sans cesse à soi, aux autres, au monde, sans garantie que cela tienne. Il ne suffit pas de comprendre pour alléger cette charge, car ce qui pèse n'est pas d'abord de l'ordre du sens, mais de l'épreuve.

La mort, en revanche, n'est pas dure de la même manière. Ce qui est dur, c'est ce qui y mène, ce qui l'annonce, ce qui l'approche sans jamais pouvoir s'y habituer : la dégradation, la perte, la séparation, l'angoisse parfois, le regard des autres qui se modifie, le monde qui se défait autour de celui qui s'en va. Mais la mort elle-même échappe à cette dureté vécue, non parce qu'elle serait douce ou apaisante, mais parce qu'elle ne se donne pas comme une expérience à traverser. Elle ne prolonge pas la difficulté de vivre, elle en suspend la possibilité.

Ce qui demeure alors, c'est cet entre-deux où tout se joue : vivre en sachant que cela peut se rompre, continuer alors même que rien n'assure la continuité, habiter un monde qui ne répond plus comme avant, et pourtant ne pas s'en retirer. La vie y est dure parce qu'elle ne cesse d'exposer, la mort inquiète parce qu'elle se tient en réserve, et l'existence se déploie dans cet intervalle instable où il n'y a ni repos véritable ni résolution.

Il ne s'agit pas de rendre la vie plus légère ni de penser la mort comme une délivrance. Il s'agit plutôt de voir que quelque chose peut se tenir là, sans promesse et sans illusion, dans cette tension même. Non pas une réponse, non pas une consolation, mais une manière de demeurer, de continuer malgré l'usure et la finitude, de maintenir une présence là où tout pourrait céder. Ce maintien est fragile, toujours menacé, mais il suffit parfois à empêcher que tout bascule dans l'indifférence ou le néant.

Ainsi, la vie demeure dure parce qu'elle expose sans relâche, la mort demeure étrangère parce qu'elle ne se laisse pas éprouver, et entre les deux se tient une existence sans garantie, qui ne

triomphe de rien, mais qui persiste. Ce n'est pas une victoire, ce n'est pas un salut, mais une tenue et peut-être est-ce là, dans cette tenue sans illusion, que quelque chose comme une justesse peut encore se trouver.

BONAVENTURA

Mais l'entre-deux, ce n'est déjà plus la vie sans être la mort pour autant : je dirais que c'est une agonie. La mort scelle quelque chose : peu importe qu'il s'agisse d'un passage, d'un effacement ou d'une transformation. La vie n'est mort qu'au sens où l'a souligné Rainer : mourir, c'est chaque fois se retourner. La mort, elle, ne regarde jamais en arrière : elle referme les yeux ! Elle n'est dure que tant qu'elle est devant : une fois atteinte, consommée, elle glisse et disparaît comme la buée sur une vitre. On ne meurt pas, on est de plus en plus mourant : quand la lame a fauché, l'herbe n'existe plus, il ne reste que du foin.

RILKE

Mais ce n'est pas rien ! Le foin, c'est de l'herbe autrement : on ne meurt pas, tu as raison, on existe autrement.

TRAKL

Tout s'éloigne en spirale, et la couleur fuit.
Même le vent se tait, pris dans son doute.
Je suis seul avec le monde qui s'éteint dans la nuit,
Et la terre tourne comme une roue sans route.
Les hommes dorment, les morts soupirent,
Et mes mots sont des cloches d'église sans église.
Mais parfois, dans ce noir, un ange respire,
Et je l'écris, pour qu'il reste, même en crise.

BONAVENTURA

Tout s'efface, et même le grotesque pleure.
Les masques tombent dans la brume du soir.
Je dis au revoir au sens, à la demeure,
Et j'écoute l'absurde boire son dernier espoir.
Le poème ? Une grimace vers la fin.
Un chant faux qu'on croit beau à force de rien.

Et c'est peut-être ça, l'ultime lumière :
Savoir qu'on ne sait pas, mais qu'on persévère.

NIETZSCHE

Tu écoutes l'absurde, dis-tu, quand il boit son dernier espoir. Sur toutes les lèvres, c'est le même mot qui revient : pourquoi ? Comme s'il existait une cause qui nous soit extérieure et un but assigné qui serait, lui aussi, tout autant dehors. Mais ce qui n'a pas de sens, ce n'est pas d'exister mais de se poser la question de ce sens qui suppose toujours un dehors : on existe dans et ceux qui pensent que ce n'est dans rien disent que c'est absurde. On n'existe pas dedans mais depuis : la question ne se pose qu'à partir de ce qui déjà nous est donné. Rien n'est factice et quand bien même le hasard y serait pour quelque chose, sacrer ce qu'il nous donne, c'est déjà faire de ce don une nécessité. Pourquoi sommes-nous ? Parce que nous sommes et se poser la question de savoir je ne sais quoi dès lors qu'on aurait pu ne pas exister, c'est cela qui n'a aucun sens. On existe, un point c'est tout, et l'accepter c'est déjà lui donner un sens, un but.

BONAVENTURA

On parle de poésie ou de philosophie ? Ce n'est pas la même chose ! « Trop de sagesse ne vaut pas mieux » a dit un jour Holder et je suis d'accord avec lui. Alors laissons penser ceux qui encore y croient.

HÖLDERLIN

Mais la poésie est une forme de la pensée, une pensée par immersion, qui s'éprouve sans devoir se justifier, argumenter, débattre, que sais-je. Fritz n'a pas tort : on n'existe qu'en se donnant un but qu'aucune chose extérieure ne peut nous assigner. On ne devient pas dans le vide, pas plus qu'on ne devient ce qu'on était déjà, même en puissance : l'homme est un pèlerin de ce qu'il n'est pas encore devenu, un pèlerin de lui-même.

BONAVENTURA

« Le poète seul fonde ce qui demeure » disais-tu : ce qui demeure n'est pas étranger à ce qu'on devient mais il ne l'épuise pas. Au contraire il en élargit l'horizon.

HÖLDERLIN

Dans l'effacement, une promesse encore respire,

Comme si l'absence elle-même portait un feu.
Chaque mot dit l'éloignement, mais aussi le désir
D'un sens enfoui dans l'étoffe des cieux.
Le crépuscule est un seuil qu'on franchit lentement,
Les yeux pleins d'ombre et d'or ancien.
Poésie, reste là, fragile firmament,
Chant suspendu entre l'adieu et le lien.

NIETZSCHE

Le soir ne ment pas : il dénude le vrai,
Fait tomber les voiles, les dogmes, les vertus.
Il n'y a plus de masques quand le jour s'en va,
Juste la voix nue, et la terre confuse.
Poésie, toi la dernière luciole dans la stupeur,
Je t'offre mon rire et ma brûlure.
Tu es ce qui vacille sans jamais céder,
Ce qui tombe en feu, mais d'une chute pure.

Il est temps pour Bonaventura de recharger le feu, nos cinq amis en profitent pour faire une pause. Tandis que Bonaventura regagnait sa place un écureuil timidement s'est rapproché, surprenant les cinq amis. Pour dissiper cette petite frayeur, Rilke sort une bouteille de sa musette qu'il fait passer de main en main. Soudain l'écureuil, effrayé à son tour, d'un bond saute dans l'arbre où se tient le merle. Les cinq amis tentent de retrouver leur calme en faisant tourner la bouteille.

LE MERLE

Toi ici ? Qu'est-ce qui t'amène ? J'étais persuadé que tu craignais le feu et surtout les humains quand ils se trouvent autour ...

L'ECUREUIL

C'est cela qui m'a attiré justement : en ce lieu une pareille scène est inhabituelle, alors j'ai voulu savoir de quoi il retournait : que font ici tous ces bavards au milieu de la nuit ? Tu es là depuis le début ? Raconte ...

LE MERLE

Pour faire court ces cinq-là se sont retrouvés ici pour discuter de poésie, ils ont allumé un feu, ils parlent chacun leur tour. Ils se sont absentés un moment car ils manquaient de bois et ensuite ils ont mangé, partageant ce que chacun avait apporté.

L'ECUREUIL

De poésie, dis-tu ? Pourquoi se retrouver en pleine nuit au cœur de la forêt et y parler de poésie ?

LE MERLE

Parce que la nuit est poétique, c'est du moins ce qu'ils semblent dire. Mais toi, la nuit, tu dors ou alors tu comptes tes glands ... Donc tu ne peux pas comprendre !

LE FEU

Ne sois pas si dur avec lui ! Regarde sa robe couleur de feu : tu vois bien qu'il est des nôtres. Ce n'est pas sa faute s'il ne sait pas chanter et puis tu en connais beaucoup qui dansent avec autant d'agilité ?

LE MERLE

Le feu a raison ! Pardonne-moi si je t'ai offensé et puis toi et moi nous avons un point commun et qui n'est pas banal : nous vivons dans les arbres. Comme moi tu aimes observer les choses d'en haut en te dissimulant parmi les feuilles.

RILKE

Quand tout recule et devient indistinct,
Le poème demeure, fragile et ouvert.
Il est le fruit murissant dans l'incertain,
Le battement faible qui résiste à l'hiver.
Je n'ai plus besoin d'expliquer les choses,
Je les contemple dans leur effondrement.
Et je les aime d'autant plus, ces roses
Qui s'éteignent dans un dernier consentement.

TRAKL

Le silence est plus fort que l'aube ou le cri,
Et dans la nuit je reconnais la paix.
Je marche sans but, le cœur ralenti,
Sur les traces d'ombres que personne ne sait.
Mon poème est un cercueil d'or pour la lumière,
Un chant funèbre offert à la beauté blessée.
Je n'ai plus rien à dire, sinon cette prière :
Que la nuit nous garde, qu'elle nous laisse rêver.

BONAVENTURA

Le dernier mot ? Je le perds dans ma bouche,
Comme un rire noyé dans trop de noirceur.
Tout crépuscule est un théâtre qui louche,
Un rideau qu'on ferme sans savoir l'heure.
Mais je dis encore, pour rien, pour personne,
Un vers tordu comme une vieille chanson.
Car peut-être que Dieu, au fond, s'amuse
De ces poètes qui chantent jusqu'à dissolution.

NIETZSCHE

Mes amis, je ferais bien quelques pas, histoire de me dégourdir les jambes, et vous ?

HÖLDERLIN

Si tu es d'accord, je t'accompagne : mes jambes s'endorment à force de ne pas bouger. Marcher un peu nous ferait à tous le plus grand bien, n'est-ce pas mes amis ?

Les trois autres sont d'accord avec Nietzsche et Hölderlin, aussi ils se lèvent comme un seul homme et s'avancent sur le chemin. Prudent, Bonaventura a allumé sa lanterne et il précède les autres ... Le merle et ses amis nocturnes vont-ils profiter de l'occasion pour échanger à leur tour ?

LA LUNE

Je ne comprends pas pourquoi il emporte sa lanterne : le chemin est dégagé et il me semble que je l'éclaire suffisamment.

LE FEU

Et au retour ils ne risquent pas de se perdre : mes flammes, je pense, sont bien visible. A moins que je m'éteigne s'ils s'absentent trop longtemps ...

LE MERLE

Ne t'éteins pas trop vite : ils croient encore que tu éclaires. Ils marchent comme on marche vers quelque chose, alors qu'ils ne font que s'éloigner de ce qui les tient.

LA LUNE

Ils ne savent pas demeurer. Même ici, dans ce soir sans bord, il leur faut un chemin, une direction, une raison de partir.

L'ÉCUREUIL

Et pourtant ils semblaient paisibles, assis autour de toi. Pourquoi se lever, pourquoi quitter ce lieu où tout tenait sans effort ?

LE MERLE

Parce qu'ils ne supportent pas longtemps ce qui ne demande rien. Le crépuscule ne leur donne aucune prise, alors ils cherchent à s'en extraire.

LE FEU

Tu parles comme si leur agitation t'était étrangère. Mais toi aussi tu te déplaces, tu vas d'arbre en arbre, tu ne restes jamais tout à fait au même endroit.

LE MERLE

Je ne vais nulle part. Je me tiens où le monde s'ouvre. Ce n'est pas un lieu, ce n'est pas un point, c'est ce qui se dérobe quand on veut s'y fixer.

LA LUNE

Ils reviendront. Toujours ils reviennent, comme si ce qu'ils quittent les précédait déjà.

L'ÉCUREUIL

Et nous ? Restons-nous pendant qu'ils marchent ?

LE MERLE

Nous ne restons pas. Nous ne partons pas non plus. Nous sommes dans ce qui ne s'arrête pas de passer sans jamais devenir autre chose.

LE FEU

Alors brûler, c'est cela ? Ne pas durer, ne pas disparaître, mais se tenir dans ce qui vacille ?

LE MERLE

Oui. Et chanter aussi. Non pour dire, non pour retenir, mais pour accompagner ce qui ne se laisse pas garder.

LA LUNE

Regardez, ils s'éloignent déjà. Leurs pas deviennent plus lents, comme si le chemin lui-même hésitait.

LE MERLE

Ils croient marcher dans la nuit. Mais c'est la nuit qui les traverse.

SCENE 4

POÉSIE COMME TENUE DU VACILLEMENT, DE LA DÉCHIRURE, DE LA DÉFLAGRATION ET DE LA CHUTE

La poésie ne cherche pas la rupture comme un événement à produire, elle ne provoque ni la déchirure ni la chute, elle ne met pas en scène la déflagration comme un spectacle où le monde se briserait sous nos yeux. Le vacillement n'est pas ici un effet, ni une posture, ni même une crise identifiable, il est ce qui affecte en silence la tenue même de ce qui semblait stable, ce qui traverse sans prévenir ce qui se donnait comme assuré. Rien ne cède d'un coup, rien ne s'effondre avec fracas, mais quelque chose se déplace, se fissure, se désaxe imperceptiblement, et ce déplacement suffit à rendre incertain ce qui ne l'était pas.

La déchirure ne sépare pas deux régions clairement distinctes, elle ne partage pas le monde entre un avant et un après, elle ouvre une faille au cœur même de ce qui se tenait, une discontinuité qui ne peut être localisée. Ce qui était continu ne l'est plus, mais rien ne vient remplacer cette continuité perdue. La poésie ne comble pas cette déchirure, elle ne la referme pas, elle n'en fait pas une blessure à guérir, elle en suit le tracé incertain, elle en épouse la ligne sans chercher à la fixer.

La déflagration n'est pas l'explosion visible d'une force accumulée, elle ne se manifeste pas nécessairement par un éclat, elle peut être silencieuse, intérieure, presque imperceptible. Elle est ce moment où ce qui tenait ensemble se disperse sans qu'on puisse dire ce qui a cédé. Rien ne se détruit complètement, mais rien ne tient comme avant. La poésie ne dramatise pas cette dispersion, elle ne la transforme pas en événement, elle la laisse apparaître dans son caractère diffus, dans son impossibilité à être circonscrite.

La chute n'est pas un mouvement vers le bas, elle n'est pas une perte de hauteur mesurable, elle est la perte de toute position stable à partir de laquelle le monde pourrait être saisi. Ce n'est pas tomber de quelque part, c'est ne plus pouvoir se tenir nulle part de manière assurée. Ce qui soutenait se retire, ce qui portait ne porte plus, et pourtant rien ne s'abolit. La poésie ne relève pas de cette chute, elle ne cherche pas à retrouver un sol, elle ne promet aucun rétablissement. Elle demeure dans ce manque de fond sans le convertir en abîme spectaculaire.

Dans cette tenue, le langage lui-même vacille. Il ne peut plus s'appuyer sur des continuités, il ne peut plus dérouler un sens qui se maintiendrait de lui-même. Les phrases hésitent, se reprennent, se déplacent, non par effet de style, mais parce que ce qu'elles approchent ne se laisse pas soutenir. La parole ne se brise pas entièrement, elle ne disparaît pas, mais elle perd sa certitude, elle avance sans garantie, exposée à sa propre défaillance.

La poésie ne cherche pas à maîtriser ce vacillement, elle ne le transforme pas en forme stable, elle ne le stylise pas. Elle accepte que ce qui est dit puisse ne pas tenir, que ce qui se déploie puisse se défaire, que ce qui apparaît puisse disparaître sans laisser de trace nette. Elle ne stabilise pas, elle ne sécurise pas, elle ne referme pas.

Il arrive alors que ce qui demeure soit une série de tensions à peine tenues, des lignes qui ne se rejoignent pas, des fragments qui ne composent pas un ensemble. Rien ne se rassemble complètement, rien ne s'ordonne de manière définitive, et pourtant quelque chose persiste, non comme totalité, mais comme maintien fragile de ce qui ne se laisse pas réduire.

La poésie est cela : non la célébration de la rupture, non l'exaltation de la chute, non la mise en scène de la déflagration, mais une tenue dans ce qui ne tient plus tout à fait, une fidélité à ce qui vacille sans chercher à le fixer. Elle ne répare pas, elle ne reconstruit pas, elle ne compense pas, elle demeure au plus près de ce qui se défait sans en faire un objet.

Elle ne stabilise pas, elle ne redresse pas, elle ne conclut pas. Elle tient dans le vacillement.

Nos amis sont revenus de leur petite balade nocturne et peuvent à présent reprendre leurs places respectives autour du feu agonisant ; Bonaventura se charge de le raviver avec du bois sec. C'est à Nietzsche à présent de proposer son thème : la poésie comme vacillement, déchirure et chute.

HÖLDERLIN

Je suis tombé dans l'éclair d'un monde disloqué,
Et l'azur s'est fendu comme un fruit trop mûr.
La lumière, jadis douce, frappe sans pitié,
Et l'hymne ancien chancelle, muet, dans le mur.
Ma langue, ivre de feu, cherche un chant debout,
Mais l'âme glisse, vacille, entre brisure et feu.
O poésie, tu saignes là où le monde est flou,
Et dans ta plaie, un dieu bafoué regarde les cieux.

NIETZSCHE

Il faut chuter, craquer, rompre l'ossature.
La beauté vient après le fracas de l'être.
Je veux des mots qui déchirent la structure,
Des cris qui brûlent les temples et font naître
L'abîme — oui ! qu'il s'ouvre comme un livre
Que seul un fou peut lire sans se briser.
Car l'homme ne grandit qu'en se voyant ivre
De sa propre fin, riante à l'orée du baiser.

RILKE

Je tremble à chaque seuil. Rien n'est tenu.
Tout penche. Même le cœur devient ruine.
Une faille douce s'ouvre en l'inconnu,
Et l'on s'y perd comme un souffle dans la bruine.
La chute ne fait pas toujours de bruit,
Elle est lente, étale, pareille au consentement.
Mais dans le silence d'un monde qui fuit,
Le poème devient ce qui chute lentement.

TRAKL

L'ange est tombé sur les marches du soir,
Et son aile souillée tremble dans la poussière.
J'écris à même la chute, là où tout s'é gare,
Dans l'écho des pas perdus sur la pierre.
Les visages s'effacent. Le cri devient forme.
Et l'étoile elle-même vacille au fond du puits.
Le poème est un corps qui s'effondre et s'endort
Dans le vin noir que l'oubli verse sans bruit.

NIETZSCHE

Georg, tes mots, sans en avoir l'air, nous glacent le sang : vois ce pauvre Holder qui est pâle comme un cierge de Pâques : il a besoin de réconfort, mes amis. Ah Georg, qui mieux que toi parvient à éventrer les mots, à les faire saigner, à les faire vaciller, puis tomber au fond d'un puit. Tu parles d'un poème qui se noie dans un vin noir, image de sang. Et les étoiles, déchues elles aussi, prisonnières des yeux de cristal, regard d'un crapaud sur la berge : les astres de la nuit déversent sur le monde leur trop-plein de venin scintillant. Ne demeure suspendue au firmament que la lune, pâle et froide : sur le front d'Holder c'est elle qui se reflète. Mes amis, occupons-nous de celui qui vacille sous le poids de mots trop lourds : donnons-lui de quoi manger et boire aussi que des couleurs reviennent sur son visage dé fait.

Tandis que nos amis s'occupent de ce pauvre Holder, un peu de nourriture et de vin, du réconfort surtout, le feu crépitant lance vers le ciel des éclairs de chaleur. Sur la branche le merle secoue ses plumes comme si les mots étaient tombés sur lui dans une pluie de poussière ; l'écureuil enfouit sa petite tête entre ses pattes, seule la lune se retient, sans trembler, imperturbable.

LE MERLE

Souvent j'entends tes pas

Sonner dans la ruelle.

Dans le jardin brun

Le bleu de ton ombre.

Sous la tonnelle crépusculaire

J'étais assis muet devant mon vin.

Une goutte de sang

Tombait de ta tempe

Dans le verre chanteur,

Heure d'infinie tristesse.

Il souffle des astres

Un vent neigeux dans le feuillage.

Chaque mort, et la nuit,

L'homme blême les endure.

Ta bouche pourpre

Habite en moi, blessure.

Comme si je venais des vertes

Collines de sapins et légendes

Du pays natal,

Depuis longtemps oubliées —

Qui sommes-nous ? La plainte bleue

D'une source moussue dans la forêt,

Où les violettes

Embaument, secrètes, au printemps.

Un paisible village en été

Abritait un jour l'enfance

De notre race ;

Mourant maintenant sur la colline

Du soir, descendants blancs,

Nous rêvons les terreurs

De notre sang nocturne,

Ombres dans la ville de pierre.

(Trakl, « A Jeanne »)

LE FEU

Ah je comprends le vin noir !

LA LUNE

Tu ne comprends rien du tout ! C'est le crépuscule et de la tempe de Jeanne une goutte de sang tombe dans le verre du frère et c'est ce sang tombé qui rend le vin noir. C'est le soir, le poète devrait se réjouir et il le fait en buvant un verre de vin et puis les souvenirs reviennent : il entend les pas de la sœur résonner dans la ruelle, elle entre dans le jardin en fleurs et verse une larme de sang dans le bonheur du frère, son vin si tu préfères.

LE FEU

Admettons ! Mais alors qui est cette Jeanne ? La sœur du poète s'appelle Grete, il me semble ...

LA LUNE

Jeanne, c'est Grete la sœur du poète après s'être piquée à la noire épine : tu te souviens du buisson d'épines et de l'ange prisonnier à l'intérieur ?

LE FEU

Je m'en souviens bien sûr mais comment cette sœur qui était devenue un ange a-t-elle pu ainsi se piquer et saigner de sa tempe ?

LE MERLE

A cause de la souillure ! Si pour celui qu'ils appellent Rainer un ange est si pur qu'on se brûle quand on l'approche, pour Georg, le frère poète, même les anges sont vulnérables.

LE FEU

Et comment peux-tu savoir tout cela ?

LE MERLE

Parce que je suis un merle !

LE FEU

Un merle savant !

LA LUNE

Tu racontes n'importe quoi ! Le merle est le gardien de l'Ouvert et dans l'Ouvert le buisson d'épines s'ouvre comme une chrysalide et l'ange peut alors en sortir, pâle mais sans blessure. Si tu as bien écouté le merle n'était pas dans le jardin quand Jeanne a versé depuis sa tempe une goutte de sang dans le vin du frère : l'Ouvert s'était refermé ! Il n'y avait plus que le buisson d'épines et dedans un ange meurtri.

LE FEU

Ah c'est une image !

LA LUNE

Mais non, idiot ! L'ange, c'est-à-dire ; la sœur, est la lumière fragile de son frère poète mais c'est une lumière impure, une lumière obscure, une lumière qui jaillit de la nuit elle-même et non une lumière qui la traverse depuis ailleurs. L'ailleurs de la nuit, c'est le jour mais le jour est trop incendiaire pour éclairer la nuit : il l'embrase et la fait disparaître. La seule lumière qui peut

éclairer la nuit sans l'affaiblir, c'est une lumière fragile, une lumière qui vient de la nuit elle-même et l'éclaire de l'intérieur.

LE FEU

Comme toi !

LA LUNE

Si tu veux ! Mais ce n'est pas à moi de le dire ... A présent taisons-nous car celui qui était pâle a retrouvé ses couleurs : ils peuvent reprendre le fil de leur discussion.

BONAVENTURA

Ah ! qu'on glisse, qu'on tombe, qu'on s'éparpille !

C'est dans la faille que l'on rit le plus fort.

Quand tout s'écroule, je joue la vieille quille,

Et je clame : "Ô chute, sois mon réconfort !"

Le monde s'effondre ? Tant mieux, disons farce !

Car même l'abîme a ses entrées de théâtre.

Le poème, c'est le rire qui perce la carcasse,

Et la grimace d'un clown dans le feu d'une jatte.

HÖLDERLIN

Je sens dans mes vers la lente désagrégation

Des sphères antiques que nul ne chante plus.

La parole se brise comme une oraison,

Et l'on n'entend qu'un silence rugueux et nu.

Mais dans l'éclat d'un mot tombé de haut,

Il y a encore l'écho d'un monde sauvé.

Je vacille, mais j'avance — sur le dos

D'un vers éclaté, d'un feu non achevé.

RILKE

Ah cher ami, tu es une étoile qui se souvient des cieux depuis lesquels elle est tombée : Fritz, çà devrait te parler à toi aussi ...

NIETZSCHE

Je ne vois pas de quoi tu parles ...

RILKE

« De quelles étoiles sommes-nous tombés pour nous rencontrer ? » : de Leipzig jusqu'à Bale, ces mots n'ont cessé de glisser ...

NIETZSCHE

De qui les tiens-tu si ce n'est d'elle ? Jamais ces mots n'auraient dû quitter Rome ! N'en parlons pas davantage puisqu'elle t'a laissé, toi aussi : Rainer, ton prénom, c'est tout ce qu'il te reste d'elle.

RILKE

Fritz, ne sois pas aussi amer ! Des fleurs sauvages, tu sais, il y en a plein les champs ...

NIETZSCHE

Chute après chute : ainsi monte l'esprit.
Il faut tomber mille fois pour danser droit.
L'homme n'est grand que s'il brûle ce qu'il fuit,
Et se jette dans l'abîme avec foi.
Le poème n'est pas une prière timide,
Mais une guerre sainte contre la forme.
Je veux du sang dans les strophes, du vide,
Et qu'un dieu y hurle, entre loup et norme.

RILKE

Je porte en moi la chute comme un secret,
Un lent effondrement que je ne dis pas.
Le poème, fragile, tient à un fil discret,
Suspendu entre l'absence et le trépas.
Mais il scintille — oh, faiblement — dans l'ombre,
Et son frémissement suffit pour exister.

C'est la fissure qui féconde le nombre,
Et la perte seule qui sait aimer.

TRAKL

Il neige de la cendre sur les collines noires,
Et les voix anciennes se tordent dans le vent.
Chaque vers est un vertige, une mémoire,
Un rôle que j'écris dans le sang.
Le poème tombe avec les feuilles mortes,
S'éparpille sur la nappe d'un soir sans nom.
Il est l'enfant triste qu'aucune mère n'apporte,
Et le frère perdu de l'abandon.

BONAVENTURA

Tout fout le camp ? Rions-en comme des damnés !
La chute est un luxe dans ce monde plat.
Moi, je vacille avec panache, le nez
En l'air, défiant le ciel qui ne répond pas.
Le poème ? Une bombe déguisée en lyre,
Un feu d'artifice dans le salon du réel.
Qu'il explose ! Et que dans ce délire
On entende au moins une vérité essentielle.

TRAKL

Allons, cher ami, le poète n'est pas un artificier ou un poseur de bombes et puis le monde n'est plat que dans les mots : alors pourquoi vouloir chuter ? Le salon du monde, dis-tu, mais le monde est plein de failles, mouvant, instable : comment pourrait-on s'y reposer ?

BONAVENTURA

Moi je dors sur une botte de paille et c'est instable, tu as raison, mais j'ai toujours le sol pour me ramasser. Le poème est une bombe qui fait crever les mots : ce sont eux qui doivent chuter. Une lyre ? Mais c'est de la pommade sur les blessures du réel, un remède d'Apollon qui fait du beau avec le laid : les mots sont des tapettes, on s'en sert pour disperser les mouches mais la pourriture ne s'en va pas, elle s'accroche et contamine. Elle rampe comme une malédiction et

tu le sais ... « Au soir le père devint vieillard ; dans de sombres chambres, le visage de la mère se pétrifia, et sur le garçon pesait la malédiction d'une race dégénérée. »

HÖLDERLIN

Sous les cendres du chant brûle encore une étoile,
Un reste d'hymne qu'aucun dieu n'a repris.
Je titube dans la nuit, mais la voix est loyale,
Elle s'élève même au bord de l'oubli.
Le poème est chute, certes, mais il relie
Ce qui tombe à ce qui se redresse ailleurs.
Par le vacillement naît une étrange harmonie,
Et la douleur s'ouvre comme une fleur.

NIETZSCHE

Tout poème est un effondrement glorieux,
Un sabbat d'images, un feu d'artifice noir.
Je veux que chaque mot soit dangereux,
Qu'il claque comme un fouet sur le savoir.
Plus on tombe, plus on se rapproche du sol,
Et c'est là, dans la poussière, que gît le sens.
Le poète est un prophète aux ailes folles,
Qui danse sur les braises de l'absence.

LE MERLE

Dans tes yeux éteints

Je planterai une lueur de braise,

Je t'arracherai aux ténèbres de la mort,

Et ni Dieu ni diable ne m'en empêcheront !

(Trakl, « la mort de Don Juan »)

BONAVENTURA

Et revoici ce merle : il a retrouvé son souffle ! Il s'est tu un long moment et à présent il reprend sa mélodie : Fritz, c'est toi qui l'as réveillé avec tes mots tranchants comme une faux !

NIETZSCHE

Ah non ! Moi je ne fauche pas, je frappe ! Je ne suis pas la mort, je suis la vie et la vie, mon ami, chemine dans la poussière.

BONAVENTURA

Comme le serpent de ton Zarathoustra ...

NIETZSCHE

Non, comme toi qui rase les murs la nuit, à la lumière de ta lanterne : qu'éclaires-tu en somme ? Ce que tu ne vois pas ou les chemins que tu suis ? Tu longes les murs mais ignores-tu que la poussière se dépose à leurs pieds ?

BONAVENTURA

Cette poussière, je la secoue avant de me coucher mais toi, j'imagine que tu dors avec tes souliers ...

HÖLDERLIN

Cela suffit ! On dirait deux enfants qui se disputent pour un chiffon : écoutons plutôt Rainer ...

BONAVENTURA

Holder, tes oreilles sont trop sensibles : on ne se dispute pas, on se taquine ...

HÖLDERLIN

Comme des enfants, c'est bien ce que j'ai dit ! A toi, Rainer ...

RILKE

Je vacille à chaque mot que j'ose écrire,
Mais dans l'instable réside la foi nue.
C'est le cœur qui chute, non pour fuir, mais dire
Qu'il ne tient qu'à l'amour de ne pas se rompre plus.
Le poème tient debout par sa tendresse,

C'est un éclat de porcelaine sauvé du fracas.

Il brille non pas d'éclat, mais de faiblesse,

Et sa fragilité seule fait qu'on y croit.

TRAKL

Je descends encore, lentement, dans la stupeur,

Vers les cryptes où les anges perdent leur nom.

Un vers y flotte comme un lambeau de l'horreur,

Et s'accroche aux murailles d'abandon.

Le poème est cette chute prolongée

Qui n'en finit plus de chercher un sol.

Mais dans ce vertige, il a su prolonger

L'éclat obscur d'un monde sans parole.

BONAVENTURA

Vous tombez ? Faites-le avec panache, messieurs !

Moi, je chante en dégringolant l'escalier du sens.

Le poème est une pirouette d'un dieu

Bourré, qui rit de son impuissance.

Chuter, c'est exister enfin sans pose,

Sans cravate, sans théorie, sans programme.

Et quand tout s'effondre, je propose

De faire du gouffre une scène, et du rien une flamme.

HÖLDERLIN

Bonaventura, un dieu bourré et impuissant ! Mais tu blasphèmes de nouveau ...

BONAVENTURA

Holder, non seulement tes oreilles sont sensibles mais en plus elles sont pieuses. Alors, dis-moi,

il est où ce dieu que tu cherches depuis toujours ? Et comment s'appelle-t-il ?

HÖLDERLIN

Ils manquent les noms sacrés ...

BONAVENTURA

Ah, tu vois, tu cherches un dieu dont tu ignores le nom ! Mais, mon ami, si ton dieu n'a pas de nom, il n'a pas non plus d'adresse : comment faire pour le trouver ? Ce dieu que tu cherches est mort depuis longtemps, c'est Fritz qui l'a écrit ...

HÖLDERLIN

Mais ce que Fritz a écrit, ce pas forcément l'évangile ...

BONAVENTURA

Je dirai même que c'est le contraire mais peu importe : il me suffit d'un mot et tu grimpes aux rideaux. Holder, ce dieu nous le cherchons tous : crois-tu que l'homme se suffit à lui-même ? Regarde autour de toi : le feu s'en est allé et pourtant il se consume. Cendre ou poussière, c'est du pareil au même : tu cherches dieu ? Alors remue la cendre et tu y trouveras, peut-être, une braise encore chaude : c'est bien assez !

HÖLDERLIN

Assez pour quoi ?

BONAVENTURA

Pour continuer, tout simplement ! Georg l'a dit : le jour n'efface pas la nuit, il la consume mais sous la cendre nocturne quelque chose demeure qui brille suffisamment pour qu'on ne s'égaré pas.

Bonaventura a touché une corde sensible qui vibre, de manière singulière, en chacun d'eux. Ils décident de faire une pause ... Leurs yeux se ferment : se peut-il qu'ils soient en train de s'endormir ? Ou, d'un accord tacite, ont-ils choisi de méditer dans un puits intérieur ? Pour le merle et ses amis l'occasion est bonne pour sortir de leur propre silence ...

LE MERLE

Les degrés de la folie dans les chambres noires,

Les ombres des ancêtres sous la porte béante,

Lorsque l'âme d'Hélian se regarde au miroir rose

Et que de son front tombent neige et lèpre.

Aux murs se sont éteintes les étoiles

*Et les formes blanches de la lumière.
Du tapis sortent les ossements des tombes,
Le silence des croix en ruine sur la colline,
La douceur de l'encens dans le vent pourpre de la nuit.
Ô yeux brisés dans des bouches noires,
Quand le descendant, dans ses calmes ténèbres,
Médite solitaire sur la fin plus sombre,
Et que le dieu muet abaisse sur lui ses paupières bleues.*
(Trakl, « Hélian », extrait)

LA LUNE

De profundis clamavi ad te, Domine

LE FEU

Abyssales les paupières bleues du Maître quand
Elles se referment et depuis leur tombes les os
Des morts déchirent le tapis tandis que sur le mur
S'éteignent les étoiles. De neige le front du mort
Quand son âme se regarde dans le miroir rose et
De lèpre aussi, silencieuses les croix en ruine là-haut
Sur la colline, murmure le chant du frère et candide
Sous la lune le visage de la sœur quand s'ouvre,
Au chant du merle, le buisson des noires épines.

LA LUNE

Feu, tes flammes sont un poème : se peut-il qu'elles réveillent le dieu qui dort dans les ténèbres ?

LE FEU

Alors elles s'élanceront jusqu'au ciel le plus sombre, si loin que ta lumière ne peut l'atteindre, en vain car c'est au plus proche que le lointain a fait sa couche ...

SCENE 5

LA POÉSIE COMME HABITATION DE L'INHABITABLE

NARRATEUR (OFF)

La poésie n'habite pas comme on s'installe, elle ne prend pas place dans un monde rendu disponible, elle ne transforme pas ce qui résiste en un espace où il serait possible de demeurer sans difficulté. L'inhabitable n'est pas ce qui manque encore d'aménagement, il n'est pas ce qui pourrait devenir habitable à condition d'être transformé. Il est ce qui ne peut être approprié, ce qui ne se laisse pas convertir en lieu.

Habiter ne consiste pas ici à rendre familier, à adapter, à intégrer. Il ne s'agit pas de faire sien ce qui se présente, ni d'ajuster le monde à une mesure humaine. L'habitation ne vient pas après une transformation, elle ne résulte pas d'un travail qui rendrait possible ce qui ne l'était pas. Elle advient dans l'impossibilité même d'habiter au sens ordinaire.

Ainsi, l'inhabitable ne disparaît pas. Il ne se résorbe pas dans une forme de familiarité retrouvée, il ne se laisse pas absorber par une présence apaisée. Ce qui ne peut être habité demeure tel, irréductible, sans ouverture préalable. La poésie ne le nie pas, elle ne le dépasse pas, elle ne le contourne pas.

Habiter, ici, signifie tenir dans ce qui ne peut être tenu. Ce n'est pas trouver une place, ce n'est pas s'établir, ce n'est pas demeurer au sens d'une stabilité. C'est se tenir sans appui, sans garantie, sans pouvoir reconduire ce qui se donne à une forme habitable. La poésie ne rend pas possible cette tenue, elle s'y expose.

Dans cette condition, le monde ne devient pas plus proche. Il ne s'adoucit pas, il ne se rend pas disponible, il ne se laisse pas saisir. Ce qui apparaît reste distant, même dans la plus grande proximité. Rien ne se donne comme acquis, rien ne peut être conservé. La poésie ne rapproche pas, elle ne réduit pas cette distance, elle la maintient ouverte.

Le langage lui-même ne peut plus servir d'abri. Il ne construit pas un lieu où se tenir, il ne crée pas un espace de protection. Les mots ne couvrent pas, ils n'enveloppent pas, ils ne consolident

pas. Ils apparaissent dans cette même précarité, dans cette impossibilité de s'établir. La parole ne protège pas, elle expose.

Il ne s'agit pas pour autant d'une errance sans tenue. Habiter l'inhabitable n'est pas se perdre, ce n'est pas dériver sans repère. Quelque chose tient, mais cette tenue n'est pas celle d'un lieu, elle est celle d'un rapport qui ne se stabilise pas. La poésie ne fixe pas ce rapport, elle en accompagne la fragilité.

Il arrive alors que ce qui semblait impossible à habiter se donne comme une présence qui ne peut être quittée. Non pas parce qu'elle serait devenue familière, mais parce qu'aucune sortie n'est possible. Ce qui ne peut être habité devient ce dans quoi il faut tenir sans pouvoir s'y installer.

La poésie est cela : non une réconciliation avec le monde, non une transformation de ce qui résiste, mais une fidélité à ce qui ne se laisse pas rendre habitable, une manière de se tenir sans condition dans ce qui ne peut être approprié.

Elle ne transforme pas, elle n'adapte pas, elle ne rend pas possible. Elle tient dans l'impossible d'habiter.

Nos cinq amis sont sur le point de reprendre leur discussion et c'est à Trakl d'en choisir cette fois la direction : la poésie comme habitation de l'inhabitable ...

HÖLDERLIN

J'ai cherché maison dans le vent, dans l'éclair, dans le vide,
Et c'est là que l'esprit m'a soufflé sa parole nue.
Le poème n'est pas abri, mais ouverture béante,
Un seuil battu de vent où l'on apprend à trembler.
Je vis là où plus rien ne demeure,
Là où l'être fuit sa propre lumière.
Mais ce vide m'appelle comme un dieu sans nom,
Et j'y dépose mon chant comme une offrande fragile.

NIETZSCHE

Habiter ? Mais où donc, quand tout est ruine et cendre ?
J'ai dormi sur les pierres brûlantes de l'exil.
Le poème est ce feu que rien n'éteint,
Une tente dressée au bord du gouffre.
L'inhabitable, c'est le vrai royaume,
Là où l'homme nu danse sans sol.
Je bâtis ma demeure avec des rires et des cris,
Et j'y vis seul, mais libre, avec mes dieux déchus.

HÖLDERLIN

Pardonne-moi, Fritz, mais celui que tu décris par ces mots, c'est ton Zarathoustra, le vertueux qui danse sur les bords de l'abîme. Mais je ne parviens pas à me convaincre que la vertu consiste à demeurer dans des cimes hostiles, inaccessibles au commun, loin des hommes dans leurs vallées, loin de la vie peut-être. Il faut vivre dangereusement, dis-tu, soit ! Mais la vertu exige-t-elle de la vie qu'elle soit constamment exposée au danger et à la mort ? Ton Zarathoustra n'est-il pas trop lumineux, comme cet ange de Rainer qu'on ne saurait approcher sans se brûler soi-même ?

NIETZSCHE

Holder, te voilà bien suspicieux et pourtant je reconnais ton point de vue et peut-être même que je suis prêt à y consentir. Mais, et tu le sais fort bien, je ne supporte pas ces gens qui prétextent de leur fragilité pour justifier qu'ils sont médiocres.

HÖLDERLIN

Je te comprends, mon ami, mais faut-il à un forgeron que lui poussent des ailes dans le dos pour qu'il ne soit pas médiocre ? L'homme doit vouloir se dépasser, toujours, mais lui faut-il pour cela qu'il devienne un oiseau volant au-dessus de sa propre tête ? « Par-delà bien et mal » : tu refuses d'avoir les mains blanches mais tu refuses tout autant de les salir. L'homme est une corde tendue mais si haut que seul un funambule peut y marcher mais il arrive parfois que les funambules, aussi alertes qu'ils soient, chutent de leur corde et s'écrasent sur le sol. Est-ce à cause des loups que Zarathoustra l'a caché dans un arbre creux ? Ou est-ce à cause de son échec ?

NIETZSCHE

Que veux-tu dire ?

HÖLDERLIN

Méprisant le misanthrope, il s'est finalement rallié à lui, fuyant la compagnie des hommes dans celle des animaux ...

NIETZSCHE

Il n'a pas fui les hommes, seulement ceux qui le menaçaient : il a rejoint ensuite ses amis sur les îles bienheureuses.

HÖLDERLIN

Où il a fini par se perdre lui-même jusqu'à cette nuit quand l'heure la plus silencieuse l'a rappelé à la solitude. C'est alors qu'il est parti, avouant qu'il avait été, à ses propres yeux, trop humain.

NIETZSCHE

Selon toi l'homme s'abîme en l'absence des dieux ; selon lui c'est l'absence des dieux qui oblige l'homme à s'élever au-dessus de lui-même.

HÖLDERLIN

Soit ! Mais à quelle hauteur doit-il s'élever pour cesser d'être simplement humain ?

NIETZCHE

Je t'avoue que je l'ignore ...

HÖLDERLIN

Au contraire ! N'as-tu pas dit un jour que l'Esprit est l'état le plus élevé de la puissance, qu'il nous faut juste assez de raison pour nous mettre en route mais qu'en chemin on doit s'en décharger ?

NIETZSCHE

Je l'ai dit, c'est vrai, et crois bien que je le pense car c'est le manque d'Esprit qui nous rend faibles ...

RILKE

La maison que je cherche n'a ni mur ni toit,
C'est un souffle, un élan, un tremblement.
Le poème creuse dans le silence une chambre obscure,
Et la parole y résonne comme l'écho d'un ange.
Habiter, c'est s'ouvrir à l'impossible lumière,
C'est devenir seuil, porte, passage, oubli.
Et même l'effroi peut devenir doux,
Quand l'âme s'offre à l'espace qui ne se donne pas.

TRAKL

Je suis né dans une maison sans murs,
Où la nuit pleurait à travers les fentes.
J'ai appris à parler depuis l'intérieur de l'abîme,
À poser des mots comme on pose des cierges.
L'inhabitable est mon berceau, mon exil, ma patrie,
Et je l'habite en funambule entre deux tombes.
La poésie est ma chambre d'échos et de spectres,
Où je veille avec les morts, parmi les anges fous.

BONAVENTURA

Moi, j'habite dans un chapeau trop grand pour ma tête,

Et je meuble l'absurde avec des grimaces dorées.

Le poème ? C'est une roulotte qui brûle,

Un théâtre monté sur un champ de ruines.

L'inhabitable, c'est ma scène favorite,

Car tout y vacille, rien n'y ment vraiment.

J'ouvre boutique dans les vents contraires,

Et j'y vends du néant empaqueté de rire.

RILKE

Que d'images, Bonaventura, et quel désespoir aussi ! Que le poème caresse des champs de ruine, je te l'accorde, mais qu'il soit un théâtre, de marionnettes je suppose : l'inhabitable est ta scène, ta préférée, mais c'est une scène pour un pantin. Ce que tu fuis, mon ami, ce n'est pas la poésie mais ses attributs : « Mon ami, qu'a-t-on à faire de cette immortalité, si après la mort, la perruque est plus immortelle que l'homme qui la portait », la perruque de Lessing, le chapeau de Goethe et les chaussures de Kant, sans oublier les petits dictionnaires de Schlegel. C'est cela que tu fuis car tu n'es pas des leurs et tu sais néanmoins que, sans eux, tu ne seras jamais quelqu'un. Regarde ce pauvre Holder, tu sais combien Goethe le méprisait, alors dis-moi : le valet ne vaut-il pas le maître ?

BONAVENTURA

Il arrive même qu'il le surpasse ! Tous ceux-là dont tu parles ne savaient que s'admirer dans le même miroir, celui de la conformité à ce vieux romantisme usé jusqu'à sa moëlle. Mais ne crois surtout pas que mon ironie est un masque du ressentiment : je n'en éprouve aucun, je ris seulement de la médiocrité dans laquelle ils se vautrent.

RILKE

Même Goethe ?

BONAVENTURA

Rainer, il y a du venin dans ta question ! S'agissant de Goethe je ne maudis pas ce qu'il a été, je maudis ce qu'il est devenu : l'achèvement de la poésie car personne n'aurait pu mieux faire. Et

si tu doutes encore, demande à Holder ou à son ami Schelling : il faut plus qu'un chapeau pour faire un capitaine.

HÖLDERLIN

Ce n'est pas dans les pierres que j'érige un séjour,
Mais dans les clartés fugitives du chant.
Car l'homme est un hôte éphémère,
Et la terre, un autel mouvant sous nos pas.
Le poème est l'hospitalité du feu,
Un abri tremblant dressé dans l'éclair.
À ceux qui n'ont nulle part, je tends ce peu d'être :
Une parole ouverte à l'absence elle-même.

NIETZSCHE

La demeure du poète est une épreuve de vertige,
Un saut sans filet dans le rien rayonnant.
Il n'y a pas de sol, il n'y a pas de toit,
Mais une danse, un refus, un rire à gorge nue.
J'ai creusé mes chambres dans le cri de Dionysos,
Et mes fenêtres donnent sur l'abîme pur.
Je ne cherche pas refuge mais intensité,
Et j'habite où le monde éclate en son propre feu.

RILKE

Il y a des pièces secrètes dans chaque silence,
Et le poème les ouvre avec une clef d'ombre.
Habiter, c'est consentir à n'être pas chez soi,
C'est tendre l'oreille vers l'invisible hôte.
Mon cœur bâtit un lieu sans murs,
Fait d'attente, de prière et d'éblouissement.
Et si je demeure, c'est dans l'éclair d'un instant,
Quand l'inconnu se penche et me donne un nom.

HÖLDERLIN

Ah Rainer que tes paroles sont douces à mes oreilles ! L'homme n'a pas de séjour, il habite l'invisible. L'Ouvert dont tu nous parle tant, c'est cela que j'appelle le sacré : c'est une bénédiction !

Et soudain Hölderlin se lève et se met à danser autour du feu, en proie une intensité qui déborde son intérieur.

BONAVENTURA

Qu'est-ce qui lui prend ? Est-ce une folie qui le rattrape ?

NIETZSCHE

Je ne crois pas, non ! C'est une joie, tragique, qui le transporte bien au-delà des mots. Mes amis, pourquoi ne pas l'accompagner ?

Et les voici, tous les cinq, qui se mettent à danser autour du feu, la poésie se donne des airs de farandole tournoyant autour du feu qui rythme leurs pas de ses crépitements ... Le merle et ses amis, surpris d'abord par ce qui se passe, en profitent pour bavarder ...

LE MERLE

Habiter l'inhabitable n'est pas poser un toit sur l'absence,

Mais se tenir là où rien ne promet une demeure,

Ni prendre place dans le monde comme dans une chambre offerte,

Mais consentir à ce qui ne se laisse pas clore.

On n'y séjourne pas : aucun seuil n'y protège, aucune paroi ne retient

La dispersion des choses, et pourtant quelque chose tient,

Non comme fond, mais comme passage que rien ne stabilise.

L'Ouvert ne s'offre pas à qui voudrait s'y établir ; il se retire

À mesure qu'on cherche à l'habiter, et n'accueille que celui

Qui renonce à s'y fixer, qui laisse être ce qui ne peut devenir un lieu.

Habiter, alors, devient veille, sans appui, fidélité sans objet,

Présence sans contour assuré, une manière de demeurer

Dans l'invisible, là où le visible ne suffit plus à porter le regard.

Ce qui se tient là ne possède rien, ne retient rien, mais

Accompagne ce qui se défait sans le perdre, et dans cette tenue sans séjour,

Quelque chose persiste, non comme demeure, mais comme passage habité.

LA LUNE

Habiter l'inhabitable, c'est notre lot à tous les trois, n'avoir pas de séjour, s'abstenir de tout lieu, aller toujours sans jamais demeurer, s'effacer dans le chant, dans la lumière froide, dans les flammes jaillissantes.

LE FEU

Nous habitons, c'est vrai, mais ne sommes de nulle part, un peu comme ces poètes que leurs vers emportent toujours plus loin ...

Nos cinq amis reprennent enfin leurs places, Bonaventura recharge le feu et Rilke en profite pour sortir de sa musette un chant du Valais qu'ils partagent sans manière ... Tandis qu'ils se tiennent par des sourires sincères, Trakl se prépare à prendre la parole ...

TRAKL

Je dors avec les bêtes et les spectres de brume,

Dans des maisons noyées de neige et de cendre.

Le poème m'habite plus que je ne l'habite,

Comme un loup blessé qui vient se taire en moi.

Rien n'est à nous, tout est de passage,

Même la douleur, même la parole.

J'ai fait du froid mon manteau de silence,

Et je vis dans les ruines où souffle un ange noir.

BONAVENTURA

Ma chambre ? Un grenier où se croisent les éclipses,

Une soupente où pleure un squelette masqué.

J'ai tendu des draps entre deux contradictions,

Et j'y ai suspendu mes lanternes d'absurde.
Le poème, c'est mon hôtel borgne,
Avec un lit fait de paradoxes grinçants.
Je reçois les étoiles dans mes pantoufles trouées,
Et j'offre à la nuit son café de mensonges.

HÖLDERLIN

C'est à l'instant où le monde s'efface
Qu'une demeure s'ouvre dans l'élément du chant.
Non pas un toit, mais un souffle accordé à l'être,
Un lieu mobile comme l'éclair entre les cieux.
Quand tout s'effondre, la parole veille encore,
Elle dresse ses tentes dans les vents.
Le poète n'a pas de sol, mais un ciel d'attente,
Et c'est là, dans le vide, qu'il fonde l'éternité.

LE MERLE

*L'homme choisit sa vie et sa décision,
Connait, libre d'erreur, tant sagesse, pensées
Que souvenirs sombrés dans le courant du monde,
Rien ne peut rebuter son intime valeur.*

*La splendide nature embellit ses journées,
En lui l'esprit lui donne un nouvel aspirer,
Souvent, à son intime, et l'estime du vrai,
Ainsi qu'un sens plus haut, et mainte question rare.*

*L'homme alors peut aussi voir le sens de la vie,
Dénommer pour son but le plus haut, le sublime,*

Peser humainement le monde de la vie,

Et voir en un haut sens une plus haute vie.

(Hölderlin, « Plus haute vie »)

BONAVENTURA

Holder, est-ce toi qui donne à ce merle une bonne raison de s'exprimer ? Sans rien comprendre à son ramage, je perçois néanmoins une tonalité proche de la tienne : dis-moi si je me trompe ou non ...

HÖLDERLIN

Je t'assure ne rien comprendre à son chant et je doute qu'il comprenne quoi que ce soit à nos échanges. Mais on ne peut pas exclure qu'il perçoive entre nous des variations de ton. Tu sais, la tonalité d'un mot en dit bien souvent bien plus que le sens qu'on lui prête. Nous parlons, tous les cinq, des mêmes choses mais en des termes très différents : Rainer est beaucoup plus mystique là où Frite parle comme un marteau et toi comme un pyromane. Quant à Georg le côté nettement plus sombre de ses propos peut certainement être éprouvé dans la tonalité même de ses propos. Bref il ne répète pas, dans ses propres sons, ce que nous disons mais il peut en adopter le ton. Les merles sont bien connus pour leur virtuosité et leur capacité d'imitation. Donc son chant peut tout à fait s'inscrire dans la tonalité de chacun d'entre nous.

RILKE

De toute manière les deux troncs de la poésie, le chant et la pensée, puisent leurs ressources dans le même sol.

NIETZSCHE

Je ne bâtis pas : j'explose, je trace la faille.

Et dans la ruine, j'entends le rire de l'origine.

L'inhabitable, c'est la seule vérité qui brûle,

Et j'y plante mon cri comme un étendard noir.

À quoi bon des murs si le ciel est un cri ?

Je loge là où le langage se consume.

Le poème n'est pas asile mais flamme,
Et c'est assez : être consumé, c'est habiter.

RILKE

Ce n'est qu'en tremblant que je puis entrer,
Dans ce royaume sans seuil, sans fenêtre, sans clef.
Mais j'y marche, à pas lents, parmi les invisibles,
Car l'inhabitable devient lit quand on aime.
Toute maison est un rêve debout,
Et le poème, un toit de silence en feu.
J'habite là où l'absence pose sa main,
Et je dis : « Voici mon lieu, bien qu'il ne soit rien. »

TRAKL

Je ne reconnais plus les portes, ni les seuils,
Tout s'ouvre et se dérobe à la fois.
Mais j'écoute les murs craquer comme des os,
Et j'écris là, dans le givre du réel.
Le monde n'est plus habitable, sauf par le chant,
Et même lui chancelle dans l'air vicié.
Alors je me couche dans un mot,
Et j'attends que le vent m'y déplace.

BONAVENTURA

J'ai loué une chambre dans un songe moisi,
Et je m'y débats avec les meubles détraqués.
L'inhabitable ? C'est mon locataire invisible,
Celui qui laisse des cendres sur les draps.
Mais je signe encore les loyers du néant,
Car il faut bien rire quelque part.
Et le poème ? C'est l'acte de propriété
D'une maison qui s'écroule au premier mot.

RILKE

Comme tu y vas, mon ami ! Tu ramènes tout à ton avantage : ce n'est pas toi qui habites l'inhabitable mais l'invisible qui habite ton propre séjour de meubles détraqués. Et tu l'accuses de salir tes draps avec ses cendres pendant que tu encaisses les traites de ce néant, dis-tu : mais invisible n'est pas synonyme de vide, de rien même si ta lanterne ne peut l'éclairer. Et te voilà propriétaire d'une maison qui s'écroule dès le premier mot de ton poème qui est, dis-tu ton acte de propriété. Autrement dit tu ne possèdes rien et tu as raison de dire que tu loues un songe. Donc tu n'as pas de séjour qui te serait propre et cependant tu habites : alors dis-moi comment tu fais ! Ah oui tu ris, c'est ta manière à toi de te tenir dans l'invisible, d'habiter l'inhabitable.

BONAVENTURA

Et alors ? Vous parlez tous de joie tragique : la mienne, c'est le rire, l'ironie plus précisément, c'est ma façon de désarmer le tragique, ma hallebarde existentielle.

NIETZSCHE

Avec celle-là au moins tu ne risques pas de trancher la tête du diable, comme ce frère-soldat avec son épée.

BONAVENTURA

Ah Fritz, tu as toujours le mot pour rire ! Mais j'y songe : n'est-ce pas toi qui disais que l'esprit de lourdeur se combat avec le rire ? Tu vois qu'en fin de compte toi et moi, nous ne sommes pas si différents.

NIETZSCHE

A ceci près que moi la nuit je dors et sans chaussures, mais c'est vrai qu'il y a souvent chez moi une part de cynisme qui n'a rien à t'envier ...

RILKE

Et bien je pense qu'à présent le rideau peut tomber sur cette première tranche ... Je propose qu'on se retrouve demain pour la suivante.